

NOTES BIOGRAPHIQUES et “TRANCHES DE VIE” LOUZÉENNES

Ce document réunit les connaissances biographiques de quelques figures de la commune de Louzy. Elles sont issues des travaux de Pierre Donadieu et Jeanne Gay sur “Les vieilles familles de Louzy” (2021-2024).

Evolutifs, les textes sont classés par ordre alphabétique.

Toute personne qui ne souhaite pas que son patronyme apparaisse peut en demander la suppression auprès de l'éditeur Pierre Donadieu, Maison des Mémoires, Louzy.

Version du 9 mars 2024.

A

Famille AUDEBERT

René et Lysiane AUDEBERT

Maréchal ferrant, métallier

Graveure

- Boisseau, Champigny, 1904- ?
 - René AUDEBERT, St Radegonde, 1931 x Micheline GOURJAULT en 1954 x Lysiane LOISILLON, Ste Verge, 1943
 - Jean-Pierre A. 1956, x Danièle Ganne, Thouars, 1958
 - Laurent Audebert, Thouars 1963
 - Natacha Audebert, Thouars, 1977 (fille de Lysiane et René)
 -

René Audebert, né en 1931, fut maréchal ferrant puis métallier à Vrines, après son père et son grand-père qui pratiquaient le même métier de ferreur de chevaux dans le même village. Bon élève à l'école primaire, surtout en calcul, en géométrie et en arithmétique, il n'est pas allé jusqu'au certificat d'études. Élève néanmoins au collège du Château à Thouars, il obtient avec Mr Héline son brevet professionnel de dessinateur industriel à 16 ans. Puis il entre en apprentissage dans la forge familiale, où il est initié au ferrage des chevaux.

A 21 ans, en 1952, il part au service militaire au Maroc. Il est affecté au 31ème Génie à Port-Lyautey, aujourd'hui Kénitra. Le capitaine lui demande de prendre la succession du maréchal ferrant du régiment. Il est donc affecté au service de l'infirmerie vétérinaire où il acquiert outre celles de maréchal ferrant les qualifications de hongreur (castreur de chevaux).

De retour à Vrines à la fin de 1953, il s'établit comme maréchal ferrant en société avec son père. Ils auront trois ouvriers. Mais cette activité sera de courte durée.

A la fin des années 1950, la mécanisation des fermes et la généralisation des tracteurs dans la région entraînent la disparition progressive des chevaux de trait. René convertit alors son entreprise menacée à la métallerie. Pendant presque trente ans, il sera avec ses quatre ouvriers et les apprentis, à l'origine de la plupart des charpentes et autres architectures métalliques (Garde-corps) construites dans le Thouarsais tout en participant à la mise au point d'innovations techniques comme un prototype de transporteur pour les carrières de Trélazé.

Il prend sa retraite en 1991 et s'installe en 1998 à Monceau. L'entreprise, en difficultés financières, ne trouve pas de repreneur.

Il n'abandonne pas les chevaux et contribue à la fondation du club hippique de Beauvais (commune de Saint Léger de Montbrun) en achetant les animaux en Espagne.

En juin 2022, il donne à la Maison des mémoires, une partie de ses outils de maréchal ferrant : la boîte à outils de son grand-père : le tord-nez attaché au nez du cheval pour le maîtriser, la courroie pour tenir la patte, le rogne-pied, la râpe et la reinette pour aplanir la corne du sabot, la pince de forge et le tricoire (tenaille) pour tenir le fer rougi au feu, ainsi que le brûle-queue pourvu d'un anneau destiné à protéger la moelle épinière de la queue à couper.

Il apporte également des fers spéciaux (orthopédiques) fabriqués à la forge : pour les chevaux aux pieds plats (fer à planche) ou pour les mulets.

Il sait guérir les cancers (crapauds) du pied du cheval et a utilisé le médicament pour soigner avec succès un mélanome au visage.

Il sait aussi identifier les véhicules hippomobiles du début du siècle dernier : la carriole pour aller au marché aux oies sur la place Saint-Laon à Thouars, la fourragère à usage mixte et ses lanternes à bougies, le cabriolet à capote mobile (pour les bourgeois...), la voiturette simple à quatre places, la charrette de ferme et son équipement (échalots avec ses madriers de portage, ridelles hautes et basses, élargisseur, tavelles, chambrières ...), **l'agrainoir de raisin (pour le Breton), le pressoir à clavette (ou à cliquet), les haches pour tailler le "cep" après le pressage.** *Est-ce que ce sont des véhicules hippomobiles?*

Pour chaque outil il a les mots précis : section de scie de faucheuse et non dent de scie, doigt de faucheuse pour guider les sections, porte lame de la houe articulée, "moutons" du pressoir et non madriers de pressage, "godet" de puisage à manche, "furet" à soufre ..., croc ou pic pour "dégotter" (bécher) les ceps de vigne, "coué" à affûter (porte pierre), outil pour brasser le mortier, scie-tout (passe partout), pince à choux, loquets et poussoirs

Quant au harnachement des chevaux, pas de secret pour lui : bride, mors et gourmette, collier et bricole, sellette et dossière, croupière, reculement, trait de palonnier avec goupille en cuir, guides, fouets ...



1938 à Vrines. La forge du père de René Audebert (avec le tablier). Son grand-père Célestin Audebert tient la patte du cheval à ferrer.

René est assis sur le dos du cheval et sa mère est adossée à la porte.

©Fonds Audebert

Lysiane Audebert-Loisillon se souvient de l'école de Louzy :

“Avant la construction de la cantine qui jouxte la première salle des fêtes (1954), la cantinière, Mme Didier cuisinait dans le couloir près de la classe de Mr Malveille et les repas étaient servis dans la salle des fêtes (à vérifier).

Pour préparer le terrain de sport où on allait faire du saut en hauteur, les garçons, souvent les moins disciplinés (Expert , Maquignon ..), bêchaient un carré du jardin .

Toutes les semaines, on procédait au nettoyage de la classe ; on apportait un peu d'encaustique et on cirait les tables.

Le chemin de l'école était long. Les arrêts au lavoir étaient fréquents ; au calvaire, la troupe se scindait en deux, Magé d'un côté, Vitray et Monceau de l'autre ; faute de temps, les devoirs du lendemain n'étaient pas toujours faits ! Aussi de temps en temps, Mr Malveille enfourchait son vélo pour écourter la récréation : “Attention v'la p'tit Louis” et tout le monde filait ; le lendemain, il pouvait y avoir distribution de “verbes punitions” : *conjuguez à tous les temps : je ne traîne pas en chemin.*

Je n'ai pas le souvenir de bagarres entre nous et ceux de l'école libre. En revanche, je me souviens très bien de ma honte quand le curé André Giret m'avait retiré mon cierge au moment de ma première communion, parce que je n'avais suivi qu' un an de catéchisme. Il en fallait trois...

A la fin de l'année, on ramassait les fleurs de tilleul que Mr Malveille faisait tomber de l'arbre dans la cour de récréation des filles” .

B

Famille BASSET

Basset Gabriel (1924-2017)

Agriculteur, entrepreneur



Gabriel Basset en 2005©Archives I. Basset

Né à Magé (Louzy) en 1924, Gabriel Basset est le fils de Alphonse Basset (né en 1894 à Sainte-Verge-1961) et de Marie Delahaye (1901 à Cholet-1970). Ils ont eu 7 enfants :

- Henri (1922-1944), mort pendant la guerre 39-45 (STO),
- Gabriel (1924-2017), cultivateur et représentant de commerce à Magé, marié à Gismonde Maubuleau (1931-1995). 1 enfant : Isabelle née en 1965.
- Marie-Josèphe (1925-2012), mariée à Maurice Boutaud (1927-2006). Cultivateurs, ils habitent Sainte-Verge. 3 enfants.
- Marie-Thérèse (1927-1997), mariée à Gérard Garsuault (1930-1997). Ouvriers, ils habitent Le Mans. 2 enfants.
- Reine (1928-2020), mariée à Gérard Maubuleau (1929-2010). Ouvriers, ils habitent Thouars. 1 enfant : Gérald né en 1967.
- Jean (1931-2018), marié à Eliane Mellé (1934-2018). Ouvriers, ils habitent Thouars. 5 enfants. *Jean a fréquenté l'école publique de Louzy, mais n'y venait pas souvent, son père avait l'autorisation de se charger de son éducation.*
- André (1940-1979), marié à Suzanne Frappereau (1940-). Ouvriers, ils ont habité Lernay (au nord de Thouars, limite du Maine-et-Loire) jusqu'au décès de André. Ensuite Suzanne habite avec ses 4 enfants à Thouars.

il manque la photo

Alphonse et Marie Basset et leurs six enfants, années 1930. Gabriel est à droite. ©fonds Gay-Mombrun. (voir ci dessus)

Sa famille

Marié à Célestine Rangeard, Mathurin, le grand-père de Gabriel, était tonnelier à Sainte-Verge. Il fut tué à Verdun en 1917. La famille Rangeard, qui était régisseuse des fermes du château de Magé à Louzy et Sainte-Verge, les a rachetées à Albert d'Aviau de Piolant (le « Général ») au début du siècle dernier. En l'absence de son mari, Célestine exploita les terres avec plusieurs domestiques dont Marcelin Basset (qui n'était pas de la famille) pendant 50 ans.

« Il nous a élevés, je me souviens qu'il nous préparait notre petit déjeuner et nous coupait une tartine de pain de 4 (le gros pain de l'époque) et nous la couvrait de pâté et de beurre. Marcelin m'a appris et donné le gout du jardinage. Je l'aidais à la ferme, à l'élevage de lapins, poules, cochons. Il décéda à l'âge de 76 ans, en 1939, suite à une chute sur la tête, une chute d'échelle appuyée sur le paillet, il voulait faire la literie aux animaux. Il faisait partie de la famille, et vivait comme nous, nos peines et nos joies. Je me souviens que mon père avait des difficultés financières, le blé ne se vendait pas en 1935-1936. Marcelin lui avançait quelques francs pour payer notre pension à St Gabriel de St-Laurent/Sèvre. ».

Mathurin et Célestine ont eu deux enfants : Jeanne-Marie devenue religieuse à Angers et Alphonse qui reprendra la direction de la ferme de Magé après la première guerre mondiale :

« Ma grand-mère avait laissé la direction de l'exploitation à mon père vers 1923. Au retour de la guerre, mon père ne connaissait pas la propriété, jeune homme, il a fait ses études à St Gabriel de St Laurent/Sèvre. Il a été jusqu'au brevet élémentaire puis vint la guerre, il était de la classe 14. A son retour, il fit des recherches sur le cadastre et sur les lieux, puis il fit de nombreux échanges pour regrouper les parcelles, l'exploitation étant facilitée par une plus grande surface. La propriété était très dispersée : elle existait sur 5 ou 6 communes. Ce fut un travail de recherche et de regroupement important sur le cadastre ».

Ayant bénéficié d'une solide instruction, et d'un apprentissage remarquable dans la ferme de la Pochetière de ses grands-parents, Alphonse se révéla très vite particulièrement moderne et inventif :

« Il créa un atelier pour l'entretien du matériel, avec forge, perceuse, scie circulaire. Au tout début, il acheta un moteur « Lister » à huile lourde, moteur 2 temps, qu'il mettait en marche à l'aide de chlorate de soude, de soufre et sciure de bois munie d'une mèche à amadou (mèche à briquet) qu'il alternait avec du charbon de bois, puis il l'introduisait dans la tête du cylindre, actionnait la pompe à injection de gasoil (fioul lourd) et tournait le volant pour lui donner le mouvement. Parfois le moteur démarrait à l'envers. Il recommençait la manœuvre. Ce moteur actionnait les outils, la perceuse, le broyeur de grains, l'aplatisseur à avoine. Un jour, il eut l'idée de s'éclairer à l'électricité. Le syndicat et l'EDF n'existaient pas encore. Il installa les fils et les lampes dans la maison et les servitudes.

Puis avec ce moteur, il actionna une génératrice à courant continu qui alimentait un certain nombre de batteries. Ainsi nous avons eu l'électricité avant les autres. Ce père était très moderne pour son époque car il a eu également un poste de TSF sur courant continu avec un pavillon comme le magnétophone. Jour des battages de la récolte, au repas, il le faisait marcher. Les hommes étaient enchantés d'entendre de la musique à table.

C'est un des aspects inventifs de ce personnage, mon père que j'admirais ! »

Alphonse épouse Marie Delahaye en 1920 à Cholet. Gabriel se souvient de la vie à la ferme des Mauges, quand il était enfant :

« A cette époque, on nourrissait presque exclusivement des produits de la ferme : des légumes du jardin, les volailles, les lapins, les pigeons, le lait des vaches, le beurre, le fromage du lait des chèvres, les cochons engraisés à la ferme. Ce cochon qui pesait 120 kgs, était tué sur place par un charcutier, qui travaillait à façon, c'est-à-dire qu'il l'assommait après l'avoir attaché par une patte à une barre plantée dans la cour. Ensuite il l'égorgeait et récoltait le sang qui allait faire de bons boudins ou de la fressure dans le chaudron à la cheminée. Avant de le découper, il allumait un feu de paille, il y plaçait la bête pour griller le poil (ou soie), ensuite il râpait au couteau la couenne pour la débarrasser de toutes sortes de salissures. Ensuite à l'aide du propriétaire, il suspendait la bête sur une échelle pour la découper par les pattes arrière. Le tueur de cochons, comme on le nommait, prépara la chair suivant les goûts de la fermière : petit salé, rôti, côtes, jambon, etc...Le jambon préparé, débarrassé de l'os, bien salé et poivré, passait un mois en salaison, dans une caisse en bois, puis était retiré, et suspendu, enveloppé d'une mousseline, dans la cheminée assez loin du feu pour y sécher plusieurs semaines. C'était un vrai régal à déguster. »

L'apprentissage de la vie agricole se faisait « sur le tas » en bénéficiant du savoir-faire des artisans et de la famille. Le père de Gabriel avait appris les métiers de forgeron et de mécanicien. La mécanique entraînait dans la vie des agriculteurs. Alphonse en fut un des pionniers.

« Beaucoup de travaux de ferme se faisaient à la main. On réparait les outils le plus souvent sur place car le forgeron ne fournissait pas toujours et il fallait le payer, normal. Ainsi mon père se souvint de ce qu'il avait appris à la Bataillerie de St Christophe du Bois près de Cholet. Mon père a appris à forger les socs de charrue, ferrer les chevaux, souder par approche, une technique spéciale. L'électricité a été mise en service longtemps après. Vers 1930-1935, j'ai cité plus avant que mon père avait un moteur diesel qui actionnait toutes sortes d'outils par arbres de transmissions et courroies (une partie de ces poulies et courroies ont fait l'objet d'un don au musée du Moulin de Crevant à Thouars en 2007, auxquelles il faut ajouter, scie à bûches, délignage des bois d'œuvre, planches, chevrons, solives etc., une perceuse à fer et à bois, un concasseur, un aplatisseur à avoine pour les chevaux, et l'orge pour les animaux-vaches, volaille, cochons). »

Alphonse était devenu également menuisier et maçon :

« Mon père avait beaucoup d'idées, il était génial, il regardait et enregistrant tous les tours de mains des entrepreneurs, artisans, ouvriers, et s'il avait besoin, appliquait ces méthodes pour lui.

Années 1930. A son retour de Cholet, il construisit et aménagea la pièce du haut sur la cave pour sa mère : cloison, plafond, cheminée, chambre à coucher. Puis pour les animaux, à l'aide d'un maçon, il battit l'écurie à vaches sur la rue (aujourd'hui, elle est devenue une servitude), l'écurie à chevaux (face à la maison neuve actuelle), et la grange à fourrages. »

Mais aussi couvreur et charpentier :

«Il commençait par construire les piliers de tuffeau, il faisait débiter les peupliers de la ferme et construisait les planchers à foin au-dessus des écuries. Ensuite venait le couvreur à ardoise ; qu'il aidait avec les vrais outils. Sur l'écurie aux vaches, il choisit de placer des poutrelles de fer et des briques spéciales pour la raison simple : que le bois n'aurait pas résisté à la fermentation et à l'humidité (servitude devenue aujourd'hui maison d'habitation).

Le hangar du haut de la cour est aussi en partie son œuvre. Il fit venir du port Arsenal de St Nazaire, des poutrelles réformées, appelées IPN, pour leur forme en I.

Je me souviens vaguement que lors de la pose des ardoises, mon père avait demandé à mon frère aîné Henri, de lui approcher ces ardoises en marchant sur les chevrons. Puis tout à coup, son pied glissa et sa jambe frotta sur les liteaux, et il se mit à crier, car il était blessé au mollet. Mon père lui dit de faire attention la prochaine fois et de continuer à lui passer les ardoises. Avec lui, il ne fallait pas se tromper et faire très attention ! »

La vie à Magé



La maison d'habitation de Magé, 2007 @Archives I. Basset

Dans la ferme de Magé où son père s'installe autour de 1928, Alphonse s'emploie à moderniser les pratiques agricoles et devient président de la coopérative de battage :

« Vers 1930-1932, mon père fut choisi par les cultivateurs de cette époque, président de la coopérative de battage de la Commune. La batteuse était actionnée par une locomobile à vapeur chauffée au charbon. Les battages des récoltes, c'était une grande fête dans la campagne. Ce matériel était fatigué et donnait des signes de faiblesse. Lors de la réunion des associés vers 1932, mon père proposa l'achat d'un nouvel équipement qui fut soumis aux voix des sociétaires, et accepté.

Mon père contacta Mr Chevalier qui conseilla l'achat de ce matériel chez Mrs BRUN et MARGOTIN de Bressuire. Une belle Breloux fut livrée, à réception, ce fut une belle fête, on l'arrosa copieusement.»

Gabriel et l'école

Gabriel et son frère aîné Henri ne sont pas inscrits à l'école primaire publique de Louzy mais à celle de l'institution privée Saint-Charles à Thouars.

« Puis la famille s'agrandit. Il fallait aller à l'école. C'est ainsi que nos parents nous inscrivent à St Charles de Thouars, mon frère aîné Henri et moi-même, âgé de 6ans et 1/2. Mon père ne voulait pas nous envoyer à l'école publique de Louzy pour la raison simple : le directeur (E. Mormiche NDLR) était communiste et anticlérical. L'école St Joseph de Louzy, dirigée par des sœurs enseignantes ne recevait que des filles, par contre mes sœurs ont commencé ici. Cette école a été créée par le Châtelain de Magé (ce Châtelain qui a vendu ses terres à nos aïeux) en fin du 19^e siècle. C'était la famille De Piolant. La Comtesse de Piolant a fait des dons à l'école de Louzy.

A St Charles à Thouars, j'ai accompagné mon frère Henri, j'étais très jeune et pris en considération par une sœur qui s'appelait Marie, je la suivais partout. Je me souviens aller cueillir les fleurs du jardin pour fleurir la chapelle et les bureaux. J'en avais plein les bras, et ne voyant pas mon chemin, j'appelais la sœur à mon secours.

Mon père qui était connu des religieux, était invité lors de la réception, entre autres, de l'évêque. Nous étions pensionnaires. Un jour, sachant que mon père et ma mère arriveraient en voiture à cheval, entendant les pas de « Castille », la jument de voiture, je descendis quatre-à-quatre les escaliers et courus à leur rencontre. Très rapidement, je me suis retrouvé, dans la cour d'honneur, dans la soutane de l'évêque, qui m'arrêta brusquement et me demanda ce que je faisais. Je lui ai dit que j'allais voir papa-maman, qui comprirent très vite ce qui se passait. Je vous laisse deviner ce qu'ils m'ont dit !!! Avec mes excuses envers l'évêque !! ».

Puis de 1932 à 1937, les parents les inscrivent au pensionnat Saint-Gabriel de St Laurent-sur-Sèvre en Vendée, bien que les revenus de la famille soient devenus insuffisants, au moment du Front Populaire, en raison de la mévente des céréales.

« Je me souviens que mes parents avaient de gros ennuis d'argent pour payer notre pension à St Gabriel. Mon père, ancien élève, connaissait l'économe et il s'adressa à lui, en lui proposant de payer en nature, avec un chargement de blé, cette proposition exceptionnelle fut conclue. Mr Bernier, commerçant en fournitures agricoles et stockeurs de céréales, accepta de faire cette livraison. Le grenier était plein de blé et la récolte de 1936 approchait. Mes parents étaient soulagés.

A St Gabriel, nous vivions de tous les produits transformés de leur ferme. D'autre part, les frères de St Gabriel, cultivant tous les produits en autarcie, les transformaient sur place. ».

Malgré l'isolement, Gabriel conserve un excellent souvenir de sa jeune adolescence passée loin de la ferme de Magé, dans un monde très chrétien,

« Notre séjour (5 ans) comme élève, nous a laissé un très bon souvenir. Cependant nous n'avions qu'une sortie par mois, le 1^{er} jeudi. Nos parents ne pouvaient pas toujours venir nous voir, les moyens de transports autres que le chemin de fer n'existaient pas.

Par contre, grand-père Delahaye de la Pochetière (proche de Cholet) avait une voiture, la Citroën C4, avec laquelle il venait nous voir parfois, et il remplaçait nos parents.

Il faut savoir que ce grand-père Henri Delahaye a été élevé au pensionnat. Puis un jour, on lui fêta son jubilé un certain lundi de Pentecôte. C'est moi qui tenais ce ruban qui entravait la porte de la salle de réunion. Imaginez ma joie d'être là devant lui, ce jour de fête.

La vie du pensionnat était rude, un peu militaire. Les jeux étaient organisés sur les cours de récréation. Nous jouions au football, à la bataille entre les camps des rouges et ceux des blancs. Henri fut nommé capitaine d'équipe. L'hiver, nous jouions aux échasses, aux boules de sciure et aux quilles, et nous avions également d'autres jeux. Le 2^{ème} jeudi de chaque mois, nous partions en promenade dans la région, parcourir 10-15 km, on nous servait un casse-crouûte. Au retour du mois de mai, nous ramassions des fleurs des champs ou sur les routes pour décorer les rues, les églises pour les fêtes religieuses comme la procession de St Sacrement avec la paroisse de St Laurent. Les rues étaient couvertes de fleurs aux couleurs si différentes, cela représentait des rosaces au carrefour. Il y en avait partout. Disons que le peuple de cette époque était très pratiquant. A St-Laurent il y avait les frères de St Gabriel, les pères du St Esprit, les sœurs de la Sagesse, ces congrégations créées par le Père Louis-Marie Grignan de Montfort, qui a été béatifié par Jean-Paul II. C'était la belle époque de mon adolescence... ».

La guerre (1939-1945)

A 13 ans Gabriel vient à Magé, après les décès de Célestine et de Mathurin. La guerre franco-allemande est déclenchée en septembre 1939. Elle commence par la défaite française, l'arrivée des réfugiés de l'est, puis par les réquisitions des chevaux :

« En juin 1940, les réfugiés, chassés par l'armée allemande, passaient devant la ferme pour éviter la grande route, ils étaient plus en sécurité. Je me souviens qu'un grand nombre de personnes passait, et mon père leur offrit du cidre à la place de l'eau qu'il demandait. Aussi une barrique (225l) fut vidée. Imaginez le plaisir de ces gens qui avaient tout abandonné. Plus tard nous avons trouvé un chariot belge à 4 roues, le train avant avait été abandonné.

L'arrivée des Allemands se précisait. Ils étaient arrêtés à Saumur, par l'école de Cavalerie, sur les ponts de la Loire.

Réquisition : un jour de juin 1940, nous avons reçu une convocation de la gendarmerie pour présenter nos chevaux à la réquisition sur la place Lavault pour le 12 juin 1940, vous savez ce qui arriva, mon père les présenta, il eut 2 chevaux de pris sur 3. Comment faire le travail après... Vous savez cette jument de voiture que j'attendais à St Charles « Castille » fut prise tout de suite. Mon père se rebella, mais rien n'y fit. Il la pleura, et nous aussi. Le 12 juin, ce jour-là, cette bête fut regroupée avec toutes les autres au Chaffaud de St Varent (pour attendre l'arrivée des Boches le 20 juin suivant ?! jour de mon anniversaire) Mon père a compris que nous étions refaits et vendus.

Ainsi, pour travailler, nous avons dû nous mettre à dresser des bœufs et nous équiper de jougs, et avec un cheval poussif, tant bien que mal, que nous appelions Raca. Elle avait de la galle aux jambes et tapait souvent du sabot sur le sol. »

La résistance aux Allemands s'organise.

Les Allemands arrivent

« Invasion du 20 juin 1940 par les premiers allemands, quel anniversaire pour mes 16 ans !

Lorsque les allemands ont pointé leur nez sur la route de Thouars face à la ferme à Gallard à Magé, les avions passaient. Puis tout à coup, on attend des tirs de canons. Mon père, ancien observateur à Verdun, monta dans le galetas, ouvrit le vasistas et avec ses jumelles de 1914-1918 observa l'action sur la route. Il aperçut une autre mitrailleuse qui avait pris la colonne par l'arrière et a décimé certainement de nombreux allemands. Cette auto-mitrailleuse fut arrêtée en haut de la côte de Villeneuve (face à TMR actuellement) par un tir de roquettes des allemands. Ma mère était transie de peur, en voyant mon père là-haut dans le grenier, et elle insista pour qu'il redescende. »

L'aide aux prisonniers également.s'organise

« Pour aider les prisonniers, on leur envoyait des colis. Pour cela, il faut de l'argent. Les jeunes jouaient au théâtre à l'école libre. On organisait des kermesses. Mon père eut l'idée de construire un manège de chevaux de bois (comme on les appelait), mais le mouvement était assuré par un cheval. Raca fut attelé à ce manège, il amusait les petits et les grands. Mon père fut pressenti par la Directrice de l'école de Louzy, pour animer et tenir le poste de machiniste lors des séances de théâtre. Il fournissait du bois de chauffage à l'école que mes sœurs fréquentaient, par pleins tombereaux attelés de Raca. Mon père apportait un bon soutien à cette école dans diverses activités (il en présida l'association qui la gérât).

Mon père se révoltait contre l'occupant passivement mais fut obligé de s'exécuter face aux réquisitions de produits fermiers. ».

Bien que soutien de famille, son frère Henri en 1943 doit partir au STO à Sarrebruck, mais est tué sous les bombardements alliés en mai 1944.

Après la guerre

Après une formation commerciale, et avec l'achat en 1947 d'un tracteur Renault et d'une charrue à un soc, Gabriel poursuit la modernisation de la ferme, crée un élevage de cochons et remplace les chevaux réquisitionnés. Équipé d'un pulvérisateur et d'une presse, il complète ses revenus avec une entreprise de services de traitements agricoles et de bottelage de foin, puis de courtage de produits phytosanitaires.

Il partage pendant quelque temps son activité agricole avec son frère Jean et se consacre dès 1950 surtout à des activités commerciales et de production agricole.

« Ayant pris la direction de l'exploitation à la fin de la guerre, mon père étant souffrant, et ma mère fatiguée, avec l'aide de ma sœur Marie-Joséphine, nous vaquions aux travaux nécessaires avec les moyens du bord, moi sur les champs et elle s'occupait des animaux de la ferme. Le cheptel fut augmenté de quelques vaches à lait. Nous transformions le lait en beurre avec l'écumeuse. Deux fois par semaine, je le livrais en ville en épicerie et au restaurant du Cheval Blanc, Mr Grasset, le patron

connaissait bien mes parents. Je partais au début en vélo, attelé d'une remorque fabriquée par mon père. Je récoltais aussi des fruits et des légumes que je vendais en ville à Thouars. »

Il développe cette activité maraîchère et fruitière autour de la ferme :

« La production à la ferme augmentait, ma tâche en fut favorisée pour les livraisons à domicile et en ville. Je produisais des légumes et récoltais des fruits sur les arbres plantés par mon père au lieu-dit La Riorte, situé au bout de la rue de la Fontaine Chaude, terrain vendu fin des années 1990 à Richard Oudry.

Je me suis mis ensuite à greffer et planter toutes sortes d'arbres fruitiers sur la parcelle des « 3 coins » achetée avec la maison.

(...) Dans le jardin, en face de la ferme, une année j'avais planté 2 rangs d'artichauts longs de 60-70m, l'hiver fut rigoureux, mais bien protégés, ces artichauts repousseront facilement. Ce plant était recherché à cause des dégâts du froid. Je proposais ces plants aux jardiniers de Thouars. Les mardis et vendredis (jours de marché), je leur livrais de nombreux plants. Je pense avoir été le seul à en avoir. Ce commerce me procurait un bon revenu, très utile pour la famille ».

En achetant une batteuse, comme son père, il poursuit son projet de modernisation. La ferme traditionnelle est devenue une entreprise rentable. En 1957, il diversifie ses activités avec la possibilité technique (une jeep américaine et un bateau) de débroussailler avec des désherbants les bords de la Loire, dans la région de Chalonnes-sur-Loire.

Dans les années 1950, il abandonne les vaches laitières (trop contraignantes) pour des jeunes bovins à viande, et introduit avec quelques autres agriculteurs de la commune, la culture du maïs et du tournesol. Pour le séchage du maïs récoltés à la main, il construit des *cribs* (il écrit des « ailes ») dans la cour de sa ferme. Les autres agriculteurs le faisaient souvent au bout de leurs champs.

« La culture du maïs était intéressante mais la récolte des épis se faisait à la main. Avec un gant spécial (à crochets NDLR), nous prenions l'épi après avoir enlevé les feuilles, et le déposions dans une remorque étanche. Puis à l'aide de fourches, nous le déposions dans des ailes, sorte de séchoirs dans la cour de ferme.

Après plusieurs mois de séchage, nous le battions, à l'aide d'un tracteur, avec un égrainoir spécial. La récolte était livrée à la coopérative, elle était d'un bon rapport. ».

Comme d'autres familles de la commune, son père cultivait le tabac (un hectare comme la famille Brunet) séché sous le hangar équipé avec un treuil pour accrocher les guirlandes.

« Mon père s'occupait toujours de la culture du tabac en plein champ sur 1 ha. La récolte se faisait à la main, feuille par feuille puis à l'aide d'une voisine, nous enfiliions ces feuilles sur une ficelle. Puis nous la suspendions sous le hangar.

L'hiver, après les 1ères gelées, nous récupérons ces feuilles, nous les attachions par paquets de 50 et construisions des ballots de 500. La livraison se faisait à date prévue à la gare de Thouars au dépôt. Le rapport était bon car ce travail n'était pas trop pénible pour notre père ».

En mai 1961, son père meurt. Gabriel avait 37 ans. Ses frères et sœurs avaient tous quitté la ferme.

Il se marie en 1963 avec Gismonde Maubuleau, le même jour sa sœur Reine épouse Gérard Maubuleau. Un article dans le journal est paru : « Frère et sœur épousent sœur et frère ».



« Frère et sœur épousent sœur et frère », Gabriel et Gismonde à gauche, 1963 © Archives I. Basset.

Après le partage des biens familiaux, sa mère disparaît en mai 1970. Il poursuit sa double activité de « courtier de campagne » et d'agriculteur. Il arrête le métier de courtier de campagne pour devenir vendeur de matériels agricoles. Puis de 1979 à 1989, il devient agent d'assurances jusqu'à sa retraite.

Depuis 1996, après le décès de son épouse, Gabriel habitait Thouars (rue Jules Guesde). Il disparaît en 2017.

Isabelle Basset et Pierre Donadieu

Octobre 2021

D'après « GABRIEL BASSET 20/06/1924-30/01/2017 ». Titre de ce document (réflexions sur le temps) donné par lui-même. Mise en forme par Isabelle BASSET en 2010.

Famille BRUNET

Brunet René (1923-2011)

Agriculteur

Maire de Louzy de 1965 à 1995



René Brunet, 1971, ©Fonds Gay

Né à Louzy au sein d'une grande famille de onze enfants, René Brunet est le fils de Camille Brunet (1900-1978), agriculteur et sacristain du village, et de

Marcelle Mimaud (1901-1978). Son grand-père maternel Raoul Mimaud est le fils de Louis Pierre Mimaud (1835-1916), instituteur à l'école publique de Louzy.

Excellent élève selon son instituteur Emmanuel Mormiche, René obtient son certificat d'études primaires à l'école publique, puis poursuit jusqu'à 14 ans à l'école privée Saint-Charles à Thouars. Il s'y révèle également un brillant collégien, mais ne peut poursuivre pour des raisons financières. Il travaille ensuite à la ferme avec ses parents, ses frères et ses sœurs.

Il était, raconte son frère Philippe, un excellent laboureur (avec chevaux et bœufs), sachant parfaitement mesurer les champs et calculer leurs surfaces.

C'était un jeune homme très sociable, qui participait à la troupe théâtrale de la paroisse et aimait faire la fête.

Quand arrive la guerre, sa classe est envoyée en partie en Allemagne (STO ?) ; il est affecté au gardiennage des voies ferrées de Saumur à Thouars. Il est mobilisé en 1945 dans des conditions précaires (pas de fusil, des sabots de bois...) mais revient très vite à Louzy.

Après la fin de la guerre, toute la famille Brunet poursuit l'activité agricole (une polyculture traditionnelle avec un peu d'élevage laitier, quelques vignes et des productions de graines) mais commence à se disperser. Avec Raoul surtout, ils entreprennent de moderniser l'exploitation, en la mécanisant, en remplaçant notamment les bœufs par un tracteur et le matériel agricole associé. Et surtout ils deviennent les pionniers de la culture du tabac dès 1950. Le vaste séchoir en bois peint en noir est construit en 1955 sur l'emplacement actuel des ateliers municipaux. Tous ceux et toutes celles qui ne sont pas encore partis sont mobilisés pour cueillir les feuilles de tabac, les enfiler sur une cordelette, les suspendre pour les sécher, et l'hiver les mettre en manoques (poignée normalisée de feuilles) avant de les expédier à la gare de Thouars vers les usines de la SEITA. Une dizaine de fermes les imiteront à Louzy, car les contrats passés avec la SEITA permettent des revenus sûrs et rémunérateurs. Certes les contrôleurs sont exigeants et il faut une main d'œuvre gratuite. Mais la France fume (beaucoup trop) et les Français ont besoin de tabac.

L'activité « tabac » s'arrête à la fin des années 1960 ?

En 1965, à 42 ans, sans s'être porté candidat, il est élu maire avec un conseil municipal rajeuni et remplace Georges Richard (1891-1972) le maire précédent, un agriculteur de Launay. L'action publique, il connaît déjà car il a été le plus jeune sapeur-pompier de France, avant de devenir chef du corps de pompiers de Louzy jusqu'à son élection.

La plupart de ses frères et sœurs ont alors quitté le village, sauf Raoul, qui se consacre à la ferme. Camille et Jacques sont ouvriers à Thouars (Delavault Graines) et Courlay (Heuliez)

Il restera à ce poste, réélu tous les six ans, jusqu'en 1995, année où, à l'âge de 72 ans, il cède la place à un enseignant Jacky Michaud.

Deux ans après sa première élection, il épouse Marie-Thérèse Sachot, la sœur du curé Elie Sachot. Ils auront deux enfants: Anne (1969) et Rémy (1970).

Raoul disparaît en 1990 et la ferme de la famille Brunet arrête son activité (?), sans successeur.

Pendant les mandats successifs de René, la commune change progressivement sous la pression de nouveaux arrivants, de l'extension de la zone industrielle à partir de 1970, du départ des enfants d'agriculteurs, de l'agrandissement et de la mécanisation des fermes.

René et son conseil sont à l'origine de nombreux changements dans la commune : en 1971, la création d'un repas annuel pour les personnes âgées, l'électrification des cloches (1972), le premier éclairage public (1974), la création du lotissement de la Maissonnette (1976) par achat des terrains à R. Mombrun, l'installation des cabines téléphoniques (1979), la vente du corbillard (1980), l'achat de la ferme de Marcel Foratier pour créer la nouvelle mairie et ses dépendances, et la création du court de tennis (1981), la construction de la salle des fêtes inaugurée en 1986, le projet de restaurant municipal pour les deux écoles (1987), inauguré en 1989, l'aménagement d'un terrain de football par achat à R. Brunet, R. Billy et J. Pierre (1988), la création d'un centre de loisirs (1989), etc.

Il disparaît à 88 ans en 2011. Non sans avoir rappelé en 2008 dans "Louzy se raconte" ce qu'avaient été les temps anciens des villages quand la commune ne comptait que 750 habitants.

René Brunet a été un homme public, passionné par sa mission municipale et par l'histoire, l'histoire de la commune, mais également l'histoire régionale et nationale.

Pendant trente ans, il a représenté la commune dans toutes les instances territoriales depuis la création du district de Thouars. Et en même temps, dans sa commune, il a représenté l'Etat et l'application des lois de la République.

Avec une courtoisie et une bonhomie toujours souriante, il était disponible, accessible à tous et répondait aux demandes de chacun, comme il le pouvait. Ce qui n'était pas toujours facile. René était une figure marquante de la vie communale. Il s'est inscrit dans la lignée du trio inséparable de la génération précédente, de son père Camille, de « monsieur Georges » (Bodineau) le châtelain de Magé et de Lucien Rohé (« monsieur Chose » rappelle Philippe), indispensable médiateur des affaires publiques et privées.

Pierre Donadieu avec le concours de Philippe Brunet et des archives départementales. 16/06/21

BRUNET Jacques (né en 1940)

Employé entreprise Heuliez, Cerizay

En 1940, Jacques est l'élève de Odette Mombrun, de Louis et Paulette Malveille à l'école publique. Comme d'autres JC Benoit, Maquignon, Pelletier ..., il obtient son certificat d'études puis un CAP d'agriculture à Saint-Jean de Thouars (avec un instituteur itinérant).

Jusqu'à l'âge de 32 ans (1972) il travaille à la ferme de ses parents avec ses frères Raoul et René. Camille travaille chez Delavault puis aux Capucins comme agent d'entretien., Pierre est parti à Tours comme facteur et ses sœurs se sont mariées.

Jusqu'en 1970, presque tous ont participé à l'entreprise familiale de production de tabac. Construit en 1957-58, le séchoir en bois équipé d'un treuil permettait de faire sécher la production d'un hectare. Il fallait ensuite enfiler les feuilles vertes (enfileuse à aiguille) sur une ficelle, les suspendre, puis à partir de novembre, les décrocher, les mettre en manques de 25 feuilles qui avait pris une belle couleur rousse, après les avoir triées selon la taille et en faire des "balles" normalisées qui étaient portées avec deux tracteurs à l'entrepôt de la place C. Ménard près de la gare.

Jacques se souvient comme son frère Philippe de la salle des fêtes, un petit hangar couvert de tôle avec un parquet dans l'enclos de la maison Millault à côté du forgeron G. Chargé qui s'était installé là à la fin des années 1950. La forge était située auparavant à l'entrée du village en venant de la Sablonnière, à côté de la longue parcelle (la Grande Versenne) de R. Billy qui y faisait pâturer ses moutons et qui fut supprimée par le remembrement. Les nouvelles bornes en ciment ont été placées en 1958-60.

G. Chargé allait chercher chez les cultivateurs les chevaux à ferrer.

La vieille salle fut remplacée en 1955 par une nouvelle salle couverte de tôle en Everit (qui ne fut remplacée par des ardoises qu'en 2021), à l'emplacement du jardin de l'école "là où les cendres des poêles étaient versées par les écoliers". C'était le garde champêtre Marcelin Oudry qui préparait le bois stocké dans le "serre-bois" avant qu'il ne soit remplacé par le charbon.

Louis Malveille possédait une traction avant de marque Citroën, comme F. Bouchet, G. Donadieu et G. Bodineau. Il n'était pas sévère et donnait peu de punitions (des lignes de texte à écrire).

"On jouait au lance-pierre à l'extérieur sans tuer beaucoup de moineaux". "On se cachait dans des cabanes. Le jeudi, on n'allait pas à l'école, mais au catéchisme à la cure ou à l'école Saint-Joseph. On allait également ramasser en automne les "topines" et les "lisettes" (betteraves) qui étaient ensuite emmenées en tombereau jusqu'aux remises "au vert" pour alimenter les vaches à lait.

À la fin de l'année (juin), on allait à la kermesse organisée par le père Paindessous "chez Fayada" près de la cure ou dans le pré des Brunet près du "rond". Le dimanche on allait à la pêche, soit dans le "rond" (il avait été "curé" en 1972) ou dans la Losse au Pont Gaillard (où les écrevisses ont disparu en 1960 après le premier remembrement), soit dans le Thouet à Blanchard ou Taizon.

"Pendant la guerre, on jouait au palet le long du cimetière, sous les yeux des soldats allemands, parfois très susceptibles !". Les cavalcades avec chars des fêtes d'avant guerre avaient été supprimées.

Jacques se souvient de la procession de la fête-Dieu de l'église à l'école Saint-Joseph. Elle s'arrêtait aux reposoirs fleuris où le curé Ernest Paindessous, protégé par un "dai" porté par quatre notables (Château, Châlon, Brunet, Rohé), plaçait l'ostensoir pour un temps court de prière et de vénération.

Pendant les veillées d'hiver, "on cassait des noix et on triait des haricots. On passait ainsi de maison en maison : Bouchet, Maquoin, Gorry, Baugé. On allait à pied jusqu'à la Brèche (Gorry). Parfois on allumait des bougies dans des citrouilles placées sur le monument aux morts pour faire peur aux filles".

Jacques fait son service militaire à Tours : 14 mois puis 11 mois en Algérie à Skikda et dans les Aurès comme chauffeur.

A l'âge de 27 ans, Jacques devient employé chez Heuliez-bus à Cerizay comme monteur. En prenant pendant trente ans le train tous les matins, puis le bus, et en revenant le soir par les mêmes moyens, il continue à habiter Louzy et apporte son aide à la ferme après 18 h (nourrir les animaux, faire du bois).. Il prend sa pré-retraite à l'âge de 56 ans, se consacre à la chasse et à l'équipe de foot-ball de la commune de 1972 à 1990.

Il a quatre enfants avec S. Meneguetti (décédée en janvier 2023) et vit seul en 2021 dans la maison des Basses-Rues habitée autrefois par son frère Camille et auparavant par la "mère" Menant.

(D'après J. Gay) ?

BRUNET Philippe

né en 1935 à Louzy

employé, commerçant retraité

Il obtient son certificat d'études en 1949, puis travaille avec ses 11 frères et sœurs à la ferme (tabac, graines) jusqu'en 1956. Après un stage en Allemagne, de 1956 à 1958, il est militaire (maitre chien) à Marrakech puis à Rabat à la base aérienne (Rabat Ville) du Souissi. Il travaille à nouveau à la ferme de 1958 à 1960. Puis se marie avec Marie-Thérèse (Mimi) Guillaudeau en 1961, habite chez la "mère" Bossant (Marie-Louise Pâtre) à côté de la salle des fêtes et quitte la ferme. D'abord employé chez Bécavin (équarissage), il poursuit chez Poignant (entrepreneur de matériaux). Il est ensuite employé à la Coop pour des tournées itinérantes de ventes à Saintes de 1962 à 1970.

A la suite du départ des époux Drochon, ils reprennent en 1971 à Louzy l'épicerie en y ajoutant un café/restaurant et des tournées. La société « Les Gosiers secs » des Basses-Rues du bourg disparaît. En 1984, ils projettent de faire construire une maison rue des Prés-Martin, mais à la suite de leur héritage/partage familial, ils s'installent à côté du presbytère en bénéficiant du « tout à l'égout ». En 1992-96, ils vendent le fonds de commerce puis le rachètent avant de le céder définitivement à sa propriétaire actuelle qui arrête l'exploitation vers 2009. L'offre de rachat de la mairie n'est pas retenue en 2019 (trop chère).

Les liens avec les familles Mimault (d), Maquoin et Donadieu

La famille Brunet était liée par Marcelle Mimaud à la famille Mimaud (Pierre, puis Louis et Raoul) qui descendait sans doute du premier instituteur de l'école publique en 1823 (Pierre). Les familles Mimault, Donadieu, Marquis, Gorry et Maquoin avaient un même ancêtre : Philippe Maquoin époux de Marie Roger née en 1836 à Louzy.

Pierre Mimaud ,(46 ans recensement de 1836) est instituteur ; il vit avec sa femme Marie Mourion (49 ans) , son neveu Philippe Macoin et deux pensionnaires. La famille Maquoin engendrera Léontine Maquoin (1861-1888) qui deviendra la femme de Pierre Morisset et la mère de Germaine Donadieu, elle-même mère de Georges Donadieu.

La famille Hérault de Clessé est issue de la famille Touraine dont une fille épousa Pierre Mimaud au début du XIXe siècle et dont le neveu était Philippe Maquoin. Georges, Germaine Donadieu et la famille Touraine-Hérault se retrouvaient dans tous les mariages de Louzy dans les années 1940 et 1950. Simon dormait chez Germaine Donadieu à ces occasions. Cette lointaine relation familiale explique les liens entre les Hérault et les Brunet d'aujourd'hui. Et ceux entre Georges Donadieu que connut Simon Hérault (il l'appelait Jojo) et les Touraine s'expliquent par l'intermédiaire de la famille Maquoin.

En bref si Philippe Maquoin (frère de Léontine Morisset-Maquoin) était le neveu de Pierre Mimaud, Georges Donadieu était un cousin issu de germain

Famille BOITEAU

Marc Boiteau

(1930-2022)



©La Nouvelle République, 2019

Le grand-père de Marc Boiteau, Augustin Boiteau (1862-1918) est devenu fermier dans les Mauges près de Cholet. Dernier d'une famille de sept enfants dont beaucoup moururent jeunes, orphelin de père et de mère à deux ans, il fut élevé par sa sœur. En 1886, il se maria avec une jeune servante, Joséphine. Ils s'installèrent dans la métairie de la Cailletière, puis il devint fermier dans celle de Bel-Air. Ils eurent huit enfants de 1887 à 1908 (dont Joseph) qui allèrent à l'école dite « libre », la seule école de la commune. Son aîné meurt à la guerre et Augustin s'éteint un mois avant l'armistice. Joséphine disparaîtra dix ans après.

Le père de Marc Boiteau, Joseph (1898-1975), travailla dans les fermes du Petit et du Grand Marpalu près de Mazières en Mauges et épousa Marie Grolleau (1905-1990). Ils

rejoignirent d'abord une ferme à Etambé en 1922, près de Magé, d'où ils repartirent deux ans après pour revenir dans Les Mauges

Ils eurent six enfants, nés dans les fermes d'élevage qu'ils habitèrent notamment celle de la Guérivière (La Chapelle Largeau) de 1935 à 1939 :

- Odile (1924- 2015) a épousé Albert Gaillemard, agriculteur à Magé,
- Claude, né en 1926, agriculteur à Magé, a épousé Marcelle Gaurit -1927-2010-(les Gaurit « du Château » les distinguent des Gorry de « la Brèche »),
 - Monique, née en 1940 à Magé, qui vit aujourd'hui avec sa famille à Anduze dans le Gard,
- Marc, né en 1930 à Saint-Pierre des Echaubrognes, militaire en Indochine puis inspecteur de police, a épousé Cécile Château, née à Louzy,
- Joseph (1932-1944), tué pendant la guerre à Magé,
- Jean-Paul, né à Magé en 1943, éducateur.

Marc fit sa première communion en 1938 avec Joseph dans l'église du Temple (Mauges) et Claude resta à la ferme malgré les conseils de poursuite d'étude des frères de l'institution catholique de Saint-Gabriel à Saint-Laurent sur Sèvre.

Au printemps 1939, Joseph et sa famille (huit personnes) prirent une ferme aux Grands Ormeaux à Magé où ils déménagèrent avec mobilier et troupeaux. Une ferme qui était éclairée à l'électricité : un luxe à cette époque dans le Haut Poitou ! L'école Saint-Charles était située à Thouars où Joseph et Mathieu se rendaient à bicyclette, car « il était impensable pour les parents d'envoyer les enfants à l'école laïque du bourg de Louzy » (p. 73, « La Saint-Georges »). Et ceci d'autant plus que les relations entre le curé Ernest Paindessous et le jeune instituteur Emmanuel Mormiche avaient été très tendues jusqu'en 1936.

Ils se rendirent compte, à la messe du dimanche à l'église de Louzy, qu'ils faisaient partie des rares familles de Magé à assister à l'office. Magé était un village d'une trentaine de fermes, coupé en deux par la voie ferrée, fermes dont les occupants étaient souvent propriétaires. Mais les artisans et les commerçants (une forge et deux épiceries notamment) et les cheminots y étaient très influents : dans le café on célébrait le Vendredi Saint avec « le repas avec têtes de veau qui réunissait les "Rouges" ».

Joseph poursuivit sa production de lait et se lança la première année dans la culture de graines de légumes et de luzerne, battues à la « machine à graines » à la fin de l'été, tout en montrant à ses voisins sa dextérité pour planter des choux.

La guerre arrive et avec elle l'invasion de l'armée allemande jusqu'à Magé, puis Thouars et Bordeaux en juin 1940. Quatre soldats allemands et trois Français sont tués sur la route de Saumur à Thouars. Marc fait sa communion solennelle et obtient son certificat d'études primaires et d'éducation chrétienne. Jean-Paul naît en août 1943. Les fêtes paroissiales, comme la Fête-Dieu et les kermesses, battent leur plein. À côté de la ferme, vivait Georges Bodineau le châtelain, président de la Société (des Gosiers Secs) qui avait remplacé le café fermé par les Allemands. Il venait souvent prendre un verre : « Il entraînait, ne disait rien ... Quel drôle de bonhomme ... ».

La peur s'installe pourtant avec l'obligation du travail en Allemagne. La Résistance s'organise à Tourtenay mais est découverte par les Allemands. Drame familial : le jeune « Jojo » (Joseph) est tué par un éclat d'obus largué par les avions alliés sur la voie ferrée. C'est à cette période que Marc envisage de devenir prêtre et entre en classe de sixième à Mauléon chez les Frères de Saint-Gabriel.

Après la guerre, Odile se fiance avec Albert Gaillemard qui travaille à la ferme et Monique est inscrite à l'école Saint-Joseph de Louzy.

Marc entre au séminaire de Montmorillon en 1946 en classe de 4ème comme Paul Drochon le fils de l'épicier et Marcel le fils du « père Edouard » de Launay : une fierté du curé Ernest Paindessous. Mais, en raison de divergences d'idées avec la direction du séminaire, Marc abandonne ses études de séminariste. Il part au service militaire à Pau chez les parachutistes, et son frère Jean-Paul entre à l'école publique dirigée par Louis Malveille.

En avril 1951 Joseph et Marie déménagent de la ferme des Grands Ormeaux dans celle proche du Porteau.

Un an après, Marc part pour l'Indochine en quittant sa fiancée Cécile Château, fille du marchand de tissus ambulant de Louzy Raymond Château. Il y restera quatre ans en ayant vécu l'enfer de la cuvette de Dien Bien Phu.

À son retour, il se marie avec Cécile, puis entre en 1956 dans la carrière de la gendarmerie (inspecteur de police) où il terminera avec le grade de major (capitaine). Il fera avec sa famille de nombreux séjours dans les villes de France, surtout en région parisienne. Ils auront quatre enfants et cinq petits-enfants.

Il prend sa retraite en 1975 et s'installe à Thouars rue de la Mare-aux-Canards.

Odile, 1924-2015, eut avec Albert Gaillemard, 1923-2020, agriculteur à Magé, sept enfants

- Christian (1947), facteur à Paris, réside à Thouars,
- Joël (1947), gendarme à Loudun, retraité à Magé,
- Gérard (1949)
- Patrice (1953)
- Damien (1956),
- Freddie (1960),

- Jean- Noël (1964)

Jean-Paul devient éducateur, directeur d'une maison familiale en Bourgogne puis d'une maison d'enfants ayant des problèmes sociaux près de Tours. Il a trois garçons : Pierre, journaliste, Nicolas, employé à la SNCF et Vincent, employé de supermarché. Il vit à Loches en 2022.

Monique devient employée dans un magasin de vêtements à Cogolin (Var), se marie avec Yvon en 1963. Ils créent une entreprise de menuiserie à Anduze près de la célèbre bambouseraie gardoise.

Claude et Marcelle, agriculteurs, ont deux enfants : Bernard (né en 1949) qui a tenu la ferme de Magé , marié à Chantal, adjointe au maire de la commune de Louzy et Bernadette (née en 1952), qui vit à Berrie ; enfant, elle fut victime d'un accident dû à l'orage dans la ferme de son père en 1967.

Pierre Donadieu

18 12 2022

Avec les informations données par l'ouvrage de Marc Boiteau « La Saint-Georges, éd. Elzévir, 2011 », Cécile Boiteau-Château, Chantal Boiteau, Philippe Brunet et les archives de la commune de Louzy.

Famille BOURY

René Boury (1862-1940)

Propriétaire, maire de Louzy

Fils de Jean Léonard BOURY (né à Louzy en 1827), René BOURY fut, comme son père, maire de Louzy, de 1896 à 1940 et propriétaire rentier de fermes. René habitait dans la maison de maître du 3 rue de la Croix Estudier. Il est resté maire quarante quatre ans, aussi longtemps qu' Ernest Paindessous fut curé de Louzy. Il épousa Clémentine Viault le 23 janvier 1880. Elle disparut le 9/02/1952 à 72 ans sans enfant. La maison, héritée par Fernand Bouchet, qui était le fils de sa sœur Delphine, a été vendue à Marcel Didier, ouvrier agricole, employé et Camille Guéret (et à G. et G. Donadieu pour une partie de dépendances), puis à la famille Berthonneau.



En haut à droite, en 1925, mariage de Fernand Bouchet©Fonds MDM

René Boury et Clémentine Boury-Viault devant l'entrée de leur maison de Louzy.©Fonds école saint-Joseph.

En bas avant 1920 (à vérifier)

Fernand Bouchet hérita des biens immobiliers de Clémentine Boury qui était sa tante. Il en vendit une partie à Georges et Geneviève Donadieu (les voisins) au début des années 1950. Ces derniers en revendirent une partie (la maison donnant rue des Prés Martin) à la famille Didier.

C

Famille CHAUDINET

Odile Chaudinet
cultivatrice

Née à Louzy en 1928, Odile Favreau a vécu pendant toute son existence dans la maison d'habitation de la ferme familiale de Vitray. Ses parents Aristide Favreau et Angeline Gelée eurent deux enfants. Né en 1922, son frère, qui eut Emmanuel Mormiche comme instituteur, passa une partie de la guerre au STO en Allemagne et décéda à la fin des années 1950. Odile allait à l'école libre dirigée après le décès de sœur Saint-Isidore par Mademoiselle Léa (soeur Marie des Anges et sa mémorable cornette).

Mademoiselle Léa était très sévère (anecdote des petits morceaux de bois qu'elle demandait d'apporter pour pouvoir frapper sur le bout des doigts des élèves)

Sur le chemin de l'école, qui était long, elle s'arrêtait avec Amélie Gauthier chez Gisèle Maquoin à Monceau. Parfois elle apportait des poulets et des fruits à la cantine de l'école. Elle ne fut pas présentée au certificat d'études à Louzy, car dit-elle, elle était "mauvaise élève". Elle se souvient d'une visite de la comtesse de Piolant qui avait apporté un énorme sac de bonbons pour toute l'école. Les filles de l'école libre se mélangeaient peu avec les élèves de l'école publique, sauf "quand je me battais près du calvaire avec Georges Pelletier".(anecdote d'une bagarre entre filles)

De l'âge de douze ans jusqu'à son mariage à 17 ans, elle aida ses parents en gardant les vaches et les chèvres et en secondant sa mère dans les travaux ménagers, comme la plupart des filles de son âge et de sa condition. Peu de loisirs : elle n'allait pas au bal. sauf à celui qui clôturait le repas de la classe 48 (André Moricet, Reine Basset, Maurice Pierre, Elisabeth Marteau, Abel Landreau, Georges Pelletier...).

La ferme familiale réunissait une vingtaine d'hectares de terres, six vaches laitières, un troupeau de chèvres, quatre cochons. Le lait était vendu à la coopérative d'Argenton l'Eglise et les céréales au silo coopératif de Thouars.

A la fin de 1945, le curé Ernest Paindessous et le maire Gaston Richard marient Odile Favreau avec René Chaudinet, originaire de saint-Loup sur Thouet et ils s'installent dans la ferme de Vitray. René avait lui aussi séjourné à Sarrebruck au titre du STO comme laitier.. L'exploitation familiale s'arrête avec l'arthrose des doigts d'Odile qui ne peut plus traire les vaches. René devient employé chez Guillemin, Odile garde cependant ses chèvres, fabrique et vend des fromages, mais René meurt d'un accident de la route à Brion près Thouet en 1979.

En 1955 ils ont une fille Elisabeth qui poursuit ses études au collège Saint-Charles de Thouars "où elle était toujours première". Elle travaille à SOCOPLAN à Saint-Jean-de-Thouars.

Odile a en 2021 quatre petits fils et autant d'arrière-petits enfants. Toujours vive et alerte, en dépit des défaillances de ses jambes, elle continue à vivre seule, avec son chat et une aide ménagère régulière, dans la maison de Vitray où elle est née. La douzaine des exploitations agricoles voisines des années 1970 a été remplacée par une seule, celle de Frédéric Benoit. Vitray est devenu un hameau où habitent surtout des retraités (une douzaine de familles, dont trois issus de la région parisienne).(Entretien du 17 mai 2021).

D

Famille d'AVIAU DE PIOLANT

Généalogie



Charles-François-Marie d'Aviau de Piolant (1772-1845) © Fonds L. de Ternay

Charles Jean-Marie d'Aviau, colonel de cavalerie, épouse en 1771 Marie Françoise Hélène de Lauzon (morte en 1772 à 22 ans).

un seul fils : [Charles François-Marie d'Aviau de Piolant](#) (né en 1772 au château du Bois de Sanzay)

D'Aviau de Piolant Charles-François-Marie (1772-1845),

Capitaine de cavalerie, il est issu de la commune voisine de Saint-Martin-de-Sanzay. La famille d'Aviau de Piolant habite le "Château" de Magé de 1806 à 1898.

C'est un neveu de l'archevêque de Bordeaux. Capitaine de cavalerie, il a émigré avec son père pendant la Révolution. Campagnes des armées des princes et de Condé. Pendant la Révolution, le château de Magé fut vendu comme bien national. Au début du XIX^e siècle, il était possédé par Alexandre Caffin et Pélagie Vauguyon. Rentré en France après la Révolution, il vient s'installer à Magé. Date inconnue et circonstances inconnues. Il a épousé, à Montreuil-Bellay, le 22 octobre 1806, la Thouarsaise Perrine Renée Elisabeth Brossier de la Charpagne (?-1854). Il est devenu maire de Louzy de 1808 à 1830, par son mariage propriétaire du château de Magé et a fondé, avec la congrégation des Filles de la Croix, l'école de filles de Magé. Il a eu trois enfants :

- Thérèse-Marie-Charlotte-Céline
- Charles-Marie, né en 1808, devenu marquis de Ternay, mort en 1835 (cimetière ancien de Louzy)
- **Charles Antonin** né à Magé en 1813 épouse une fille du maire de Niort, Eugénie Chebrou de la Roulière (1813-1890)
 - **Georges** (1840-1893), sous préfet de Briançon et de Marennes, maire de Champ-sur-Layon, marié avec Georgette Cesbron-Lavau en 1877.
 - **Albert**, 1845-1926, général de brigade, marié à Valentine de Laistre 1849-1888. Ils eurent deux fils :

- **Amaury** capitaine de cavalerie (1875-1929), Marié le 16 février 1903 avec Germaine DUFURE de ROCHEFORT 1878-1958, cimetière ancien. Sans enfant.
- **François** (1876-1949), officier de la garde indochinoise. enterré au cimetière ancien, épouse Marguerite Keller (1877-1976). Sans enfant.
 - Jean et Jeanne (issus de François et d'une princesse annamite la princesse CONG TON NU THI KUONG, arrière-petite-fille de l'Empereur d'Annam Minh Mang qui régna de 1820 à 1840.

Albert D'Aviau de Piolant

Général de brigade

Albert d'Aviau de Piolant (1845-1926) et sa famille



Albert d'Aviau de Piolant , ses deux fils, et Valentine de Laistre son épouse© Archives Musée Henri-Barré, Thouars

Dans le Thouarsais, deux rues portent le nom des d'Aviau de Piolant, l'une à Saint-Martin-de-Sanzay, non loin du château du Bois-de-Sanzay, l'autre à Louzy, à côté de l'école privée Saint-Joseph, longtemps propriété de cette famille qui possédait également le château de Magé.

La famille d'Aviau de Piolant comporte en effet trois branches :

Les d'Aviau de Piolant du Bois-de-Sanzay propriétaires du château homonyme dans la commune de Saint-Martin-de-Sanzay représentent la branche d'origine.

Les d'Aviau de Piolant de Magé, issus de la branche du Bois-de-Sanzay.

Les d'Aviau de (Piolant de) Ternay, issus des d'Aviau de Piolant de Magé, et associés au château de Ternay (86), Celui-ci fut donné à Charles-Marie d'Aviau de Piolant par la femme du marquis de Ternay Gabriel d'Arsac, sans enfant.

Albert, comme ses parents Antonin (Charles-Marie-Antoine) et (Charlotte) Eugénie, ainsi que ses grands-parents Charles-François et Perrine, vécut avec son épouse, entre autres résidences à Niort et Poitiers, et en dehors de son activité militaire, au château de Magé de 1845 à 1892.

Ce texte décrit d'abord la lignée des d'Aviau de Piolant, puis la vie des parents, grands-parents, et des enfants d'Albert d'Aviau de Piolant.

Ses ancêtres



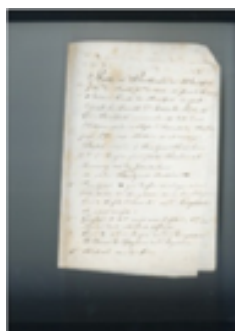
Blason des d'Aviau

« De gueules au lion d'argent à la queue nouée, fourchée et passée en sautoir

Devise : « Rien sans Dieu »

Lointains

La famille d'Aviau revendique une lignée aristocratique poitevine, fervente catholique, remontant à Simon de Montfort (1164/75-1218), seigneur de Montfort l'Amaury[1] (78) et chef de la croisade contre l'hérésie des Albigeois.



Texte manuscrit non daté, postérieur à l'ouvrage cité de l'Hermitte-Souliers « Histoire de la noblesse de Touraine » (1669), qui indique une filiation entre les Montfort et les d'Aviau. ©Fonds d'Aviau de Piolant, Musée H. Barré, Thouars.

Amaury de Montfort[2] aurait épousé Eléonore d'Aviau (d'origine napolitaine). Son fils Simon aurait adopté le patronyme de sa mère. Il eut trois enfants avec une italienne Charlotte Caraccioli dont Charles d'Aviau qui émigra en France au début du XVème siècle[3].

Quelques générations après, un François d'Aviau, chambellan du roi Charles VIII, épouse en 1490 Marie de la Cépède. Ils ont un petit-fils François d'Aviau, valet de chambre de François II et de Charles IX, qui épouse en 1559 Louise du Boys (ou du Bois), dame du château de Piolant[4] depuis 1505 et demoiselle de chambre, puis gouvernante de Catherine de Médicis et de ses enfants et petits-enfants.

Leur fils Louis (devenu d'Aviau *de Piolant*), valet de chambre de Henri III et Henri IV, épousa Jeanne de Martel. Leur petit-fils François, ayant épousé Elisabeth de Ferrières en 1607, eut un fils Jacques, seigneur du domaine de Relay, qui épousa en 1643 à Loudun Anne d'Arsac, fille de René d'Arsac, seigneur de Ternay. Ils achètent le château du Bois-de-Sanzay la même année à Louis de Chauvigny et Marie de Neuville.

Un de leur fils, Charles d'Aviau de Piolant, seigneur du Bois-de-Sanzay, épousa en 1697, Louise Bégaud, dont il eut au château de Cherves dix enfants, dont un fils **Charles-François-Pierre-Louis**.

Plus récents (après 1700)

Arrière-arrière-grand-père d'Albert, **Charles-François d'Aviau de Piolant**, né en 1703 à Cherves, habite d'abord le château du Bois-de-Sanzay qu'il aménage (une inscription datée de 1749 en fait foi). Il épouse Catherine Perrin et ont cinq enfants :

- **Charles-François-Marie** d'Aviau, 1736-1826, deviendra évêque de Vienne de 1790 à 1801 puis archevêque de Bordeaux de 1802 à 1826, et pair de France. Napoléon 1er lui octroya le titre de comte transmissible à ses neveux.



Charles-François-Marie d'Aviau de Piolant (1736-1826) © Wikipédia[5]

- **Charles Jean-Marie d'Aviau** (1740 -1828) deviendra colonel de l'armée des émigrés après la Révolution. Il épouse Marie-Françoise de Lauzon.
- François-Xavier d'Aviau, d'abord page de Marie Leczinska, épouse de Louis XV, fait partie des militaires ayant rejoint l'armée des émigrés.
- Thérèse d'Aviau, née en 1809 et décédée de maladie.
- Claire-Eugénie d'Aviau (sœur Victoire de Sainte-Thérèse), décédée en 1823, entrée au Carmel de Poitiers, elle en deviendra supérieure.

Arrière-grand-père paternel d'Albert, **Charles Jean-Marie d'Aviau** (né en 1740 au château du Bois de Sanzay-1828), colonel de cavalerie, épousa en juillet 1771 Marie Françoise-Hélène Lauzon de la Poupardière (décédée en 1772 à 22 ans). Ils eurent un seul fils **Charles François-Marie**.

Grand-père paternel d'Albert, **Charles François-Marie** comte d'Aviau de Piolant (né en 1772 au château du Bois de Sanzay - mort en 1845 à Magé de Louzy).

Décrit sur son passeport, « il mesurait 1,70 mètre, avait les cheveux et les sourcils bruns, le front grand et ouvert, les yeux bruns, le nez gros et aquilin, le menton petit, le visage ovale marqué de quelques traces de petite vérole »[6],



Charles-François-Marie d'Aviau de Piolant (vers 1800)© L. de Ternay, château de Ternay.
Perrine-Renée Brossier de la Charpagne (vers 1790-1800) ©Geneanet

Rentré en France après la Révolution, et ayant retrouvé ses droits civiques, Charles François-Marie le rachètera pour la somme de 118 000 francs en 1837 grâce à l'indemnité de 343 847 francs versée par l'Etat sous la Restauration[8]. Il pût également faire reconnaître ses mérites militaires et obtint le brevet de capitaine de cavalerie.

Il épouse à Montreuil-Bellay, le 28 octobre 1806, Perrine Renée Elisabeth Brossier de la Charpagne (né en 1773 à Thouars- décédée en 1854 à Louzy), fille de Pierre receveur des tailles à Thouars et de René Elisabeth Martin[9]. Il en fit la connaissance par l'intermédiaire de son père alors qu' elle résidait au château de Magé « en Louzil » avec son fils Prosper d'un premier mariage avec Jean-Claude Piet de Boisneuf. Prosper deviendra maire de la commune de Saint-Martin-de-Sanzay[10].

Ils se fixèrent à Magé alors que Charles-François-Marie, devenu par son mariage copropriétaire du château de Magé, retrouvera également, plus tard, la propriété du château du Bois-de-Sanzay.



Charles-François-Marie d'Aviau de Piolant©L.de Ternay, château de Ternay.

Sous la Restauration, le mari de Perrine devint maire de Louzy, de 1808 à 1830[11] et fonda, avec la congrégation des Filles de la Croix et l'aide de son oncle l'archevêque, l'école de filles de Magé en 1826. L'archevêque connaissait le curé André-Hubert Fournet, confesseur de Elisabeth Bichier des Ages, fondatrice des Filles de la Croix dans la maison mère de La Puye (86)[12].

En 1836, premières escarmouches avec le maire de Louzy Jean-François Duhaume : « Charles-François de Piolant, 62 ans, conseiller municipal et châtelain à Magé, refuse d'augmenter le garde champêtre si on ne fait pas la même chose pour le curé » [13] .

Et l'année suivante : « 10 janvier 1837 : Un comité de surveillance des religieuses de la congrégation des filles de la Croix est nommé sans Perrine Daviau de Piolant pressentie, mais avec Marie-Adélaïde Duhaume, l'épouse du maire».

En 1841, on l'autorise à réaliser une ouverture dans la chapelle Saint-Jacques de l'église pour qu'elle soit mieux éclairée. Et trois ans après, avec l'arrivée d'un nouveau curé Pierre Valois, le conseil municipal approuve la

construction dans le cimetière d'un monument funéraire financé par la famille pour Charles Jean-Marie (1740-1828), avec « indemnités aux pauvres ».

Charle- François-Marie et Perrine eurent trois enfants :

- Thérèse-Marie-Charlotte-Céline, épouse du comte Adolphe de Gaborit de la Brosse,
- Charles-Marie, né en 1808, mort en 1835 (enterré au cimetière ancien). Charles avait été adopté par la marquise de Ternay, née d'Arsac, laquelle avait perdu son fils en 1813 à l'âge de 42 ans et avait légué à Charles toute sa fortune. Il épousa en 1834 Malcie de Melient et mourut à 28 ans d'insolation le 21 juillet 1835. Il eut un fils Charles né le 30 août 1835 qui devint le chef de famille de la branche de Ternay. Ce dernier épousa Aimée de Coucquault d'Avelon et eut un fils Ludovic (marié avec Henriette de Curzay), puis un petit-fils Charles (marié avec Hélène de Courtivron), tous marquis(es) de Ternay.
- **Charles-Marie-Antoine, dit Antonin**, né à Magé en 1813, décédé à Poitiers en 1886, épouse le 17 juillet 1838, Eugénie Chebrou de la Roulière (1813-1890). Victor, le père d'Eugénie, chevalier de Saint-Louis, est maire de Niort, président du conseil général et député sous la Restauration. Sa famille originaire de la région de Cholet se cacha pendant la Révolution et le soulèvement vendéen. Des quatre enfants seule la mère d'Eugénie, née Bourasseau de la Rénolière[14], survécut.

Le frère d'Eugénie, Victorin de la Roulière, avait deux sœurs Sidonie et Clémence qui devinrent religieuses du Sacré-Cœur.



Charles-Antonin d'Aviau de Piolant (1813-1886) et Eugénie Chebrou de la Roulière (1813-1890)
©Archives musée Henri-Barré de Thouars.

Charles-Antonin et Eugénie eurent deux fils :

- § **Albert** (1845-1926), général de brigade, écuyer en chef à l'École supérieure de guerre de Paris, et à l'école de Cavalerie de Saumur (1887-1889), épousa Valentine de Laistre (1849-1888) en 1874. Ils eurent deux fils.
- § **Georges** (1840-1893), avocat, sous-préfet de Briançon et de Marennes, maire de Champ-sur-Layon (49), archéologue, marié avec Georgette Cesbron-Lavau. Sans enfant.

Albert épousa Valentine de Laistre le 20 mai 1874 à Colombelle (14). Ils eurent deux enfants :

- § **Amaury** (1875-1929), capitaine à l'école de cavalerie de Saumur, châtelain du château familial de la Barbinière commune de Saint-Laurent-sur-Sèvres (85). Marié à Germaine de Rochefort. Sans enfant.
- § **François** (1876-1949), capitaine d'infanterie, affecté en Indochine, eut avec « une princesse de la descendance de l'empereur d'Annam Ming Mang ».un fils Jean, ingénieur au Cameroun et en Indochine, et une fille Jeanne avant son mariage. Marié à Adeline Marguerite Keller. Sans enfant.



Albert d'Aviau de Piolant et ses deux fils, Amaury à sa droite et François à sa gauche, en uniforme d'élèves de l'école militaire de Saint-Cyr, vers 1895/1900©Archives du musée Henri-Barré à Thouars.

la même photo figure en début de chapitre

La vie d'Albert

Racontée dans ses mémoires rédigées au début des années 1920[15], elle concerne son parcours avant son mariage, son éducation et surtout sa vie militaire.

Le château de Magé

Dans ses mémoires Albert n'en parle pratiquement pas. Pour lui c'est un cadre de la vie familiale (son père Antonin y est né) où il a passé en fait assez peu de temps, contrairement à ses parents qui n'y vécurent pas cependant en permanence (voir plus loin).



Le château de Magé en 2018 ; ruines des écuries à droite ©P. Donadieu
Comparer avec le château au début du XXème siècle (p. 9)

Le château comporte trois bâtiments réunis, auxquels on accédait jadis par un mail de tilleuls (abandonnés aujourd'hui) et une grille en fer forgé : une vaste maison à un étage couvert d'ardoises (restaurée en 2019), qui a perdu ses lucarnes de toit ; orienté perpendiculairement au nord, un corps intermédiaire à deux étages servant d'entrée encadrée par deux colonnes soutenant un balcon, et surmonté jusqu'aux années 1990) par une terrasse et un édicule octogonal coiffé d'un toit conique ; et un petit bâtiment adjacent également terminé autrefois par une terrasse fermée par une balustrade. S'y ajoute dans la cour un pigeonier rénové. Ces deux dernières parties, adossées au corps principal ancien, sont des ajouts de Charles-François-Marie.

Au nord une imposante écurie (en ruines aujourd'hui) abritait les nombreux équipages de la famille d'Aviau et, au sud, un grand jardin était agrémenté de deux grands cèdres (disparus). La propriété était close par des murs élevés, des grilles ajourées dans l'axe des perspectives depuis la façade sud, et par des dépendances à l'ouest le long de la rue.

C'était, écrit en 1824 l'historien thouarsais Berthre de Bournizeau[16], une des vingt-cinq remarquables propriétés du Thouarsais, dans un rayon de douze kilomètres de la vieille ville (actuelle), au début du XIXème siècle.

Vendus par Albert en 1899, le château et ses terres devinrent la propriété d'habitants de Louzy, furent en partie abandonnés ou vendus, puis achetés par une communauté religieuse en 2014 (voir plus loin).

L'enfance

Les parents d'Albert, Antoine et Eugénie, se sont mariés en 1838. Il leur fallut une dispense du Vatican car l'arrière-grand-mère de la Charpagne était la sœur de la mère de son arrière-grand-mère de la Roulière ... Bref elles étaient cousines germaines. Les de la Charpagne louaient des terres aux d'Aviau de Piolant. On restait entre soi en évitant les mésalliances.

Ils habitaient le château de Magé où Perrine habitait avec son fils Prosper après le décès de son premier mari.

Ils eurent un premier fils Georges en 1840, puis naquit Albert en 1845. Les deux frères cultivèrent toute leur vie une amitié indéfectible. Georges ne fit pas une carrière militaire qui incombait à l'ainé dans les traditions familiales et aristocratiques « Aucun nuage ne vint obscurcir pendant notre vie le soleil de nos relations ».

Pendant sa prime jeunesse, il côtoya ses oncles Charles et Victorin, ses tantes Thérèse, Sidonie et Clémence, et leurs enfants. Notamment Louis fils de Victorin, « compagnon fidèle et très aimé de mon enfance », et ses filles Gabrielle et Marie, qui disparurent très jeunes. Sans oublier les filles de Prosper Piet de Boisneuf, Marguerite et Marie. Ils furent élevés ensemble.

Son enfance paisible fut partagée entre le château de Magé où il est né et celui du Bois-de-Sanzay dans la commune voisine où vivaient ses grands-parents et ses cousins et cousines.



Le château du Bois de Sanzay, commune de Saint-Martin-de-Sanzay, berceau de la famille d'Aviau de Piolant, nd (79)© Archives musée Henri-Barré, Thouars

À cette époque, les jeunes couples vivaient avec leurs parents et devaient s'en accommoder : « C'était le triomphe du bon caractère, malheur aux humeurs acariâtres : c'était la guerre ».

En fait les familles n'étaient pas sédentaires. Malgré la difficulté de circuler sur des routes et des chemins peu carrossables, les De Piolant se partageaient entre l'hôtel des de la Roulière à Niort en hiver, leur château des Loges, à 25 km de Niort, en été et au printemps, et le château de Magé en automne.



Le château des Loges (La Chapelle-Bâton, 79), appartient à la famille Chebrou de la Roulière, depuis le XVIIème siècle.



Le château de Magé, Louzy (79) a été habité par la famille d'Aviau de Piolant de 1806 jusqu'en 1892. Cliché du début du XXème siècle©Fonds J. Ruel



Hôtel de la Roulière, Niort© Monumentum

Antonin et Eugénie

Il évoque son père Antonin né en juin 1813 au château de Magé où il passa une grande partie de sa vie :

« Bien tourné, très joli garçon, plein d'esprit, il fut un homme du monde des plus brillants et des plus séduisants ».

À sa naissance, Antonin est placé chez une nourrice de Brion-près-Thouet. Usage reconnaît Albert, qui semble barbare aujourd'hui (1920) car on séparait l'enfant de sa mère. Au début du XXème siècle, les nourrices séjournèrent chez les parents des enfants.

Il fut placé très jeune au collège de Jésuites de Montmorillon (86) où il retrouva Charles et Victorin. Sans revoir ses parents pendant plusieurs années, tant le trajet était long et éprouvant. Mais ils « survécurent » grâce à une cousine germaine de la grand-mère de Piolant qui habitait la ville. Il fut ensuite placé à l'institution Laville à Paris sous la protection de son demi-frère Prosper.

En 1830, au moment de la Révolution qui vit l'avènement (regretté) des d'Orléans (avec le roi Louis-Philippe) il est reçu à 17 ans à l'école de Saint-Cyr, puis est affecté à l'école de cavalerie de Saumur en 1832. Il passe ensuite dans les garnisons de Saint-Germain-en-Laye et de Tours, se marie en 1838 avec Eugénie, et donne sa démission. Fâcheux usage, dit Albert, qui exigeait à cette époque des officiers qu'ils restent célibataires.

La mère d'Albert, Eugénie Chebrou de la Roulière, est née en décembre 1813 à Niort. Elle fut : « la plus dévouée, la meilleure des mères et la plus touchante des grands-mères. Elle fut élevée au Sacré-Cœur de Niort, puis repris sa place dans le foyer familial entre Niort et les Loges, jusqu'à son mariage en 1838. ».



Eugénie Chebrou de la Roulière (1813-1890), comtesse D'Aviau de Piolant, nd ©Fonds I. Basset.

Une partie des terres du château a été vendue par Albert à la famille Rangeard : le père de Célestine Rangeard qui a épousé Mathurin Basset, était régisseur des biens de la famille d'Aviau de Piolant à Magé.

Albert précise :

« A cette époque, la jeune fille ayant sa mère comme éducatrice, acquérait chaque jour, sans s'en douter, toutes les vertus domestiques qui font les épouses dévouées et vertueuses, les mères admirables, et disons-le aussi les maîtresses de maison modèles. On ne dédaignait pas la confection des confitures, on savait former femme de chambre et cuisinière, mais on apprenait aussi à soigner les malades, à secourir les pauvres ; on apprenait le catéchisme aux enfants les préparant activement à leur première communion. »

L'hiver, la vie à Magé ou à l'hôtel de Niort faisait place aux réceptions. « Ma mère y acquérait les qualités mondaines nécessaires aux femmes de notre monde, pour y tenir convenablement son rang ».

Après son mariage, Eugénie se consacra, « ferme et tendre » au soin d'Antonin, « malade des intestins » ce qui nécessitait un régime alimentaire sévère et surveillé.

La domesticité du château était abondante, une dizaine de personnes en 1830. Louisa Linard entra au service d'Eugénie en 1840 et ne la quitta, après trente ans de dévouement, qu'en 1870. Elle épousa le cocher Herbert Jaulin, fils du valet de chambre du grand-père de la Roulière et de la « mère Lisette », cuisinière de la grand-mère.

Eugénie mourut d'une phlébite dans son hôtel de Poitiers en mars 1890. Elle était, écrit Albert, l'âme du foyer domestique. « Elle légua ses robes de soie à l'église de Louzy »

L'école

Eugénie apprit à Albert à lire et à écrire, en dépit de la paresse de son fils. Puis il fut envoyé à Niort chez les frères de la Doctrine Chrétienne, dits frères Quatre-Bras. Il allait au collège avec le domestique Herbert qui le ramenait le soir à l'hôtel familial. Du frère Daniel, il conserve le souvenir d'un enseignant brutal qui tirait les oreilles, et de ses voisins « des enfants du peuple qui le choquaient par leur éducation et leur langage ».

À sept ans, on le confie au sieur Cognasse, l'instituteur de la Chapelle-Bâton (la commune du château des Loges) et Eugénie lui sert de répétiteur. Douce époque, où il jouait avec Louis (Loulou) fils de son oncle et de sa tante de la Roulière, et dont l'éducation fut reprise par Eugénie après la mort de ses parents.

Albert est inscrit ensuite au collège de Jésuites de Poitiers (futur lycée Henri IV). Sa mère lui rend visite parfois en quittant Magé à quatre heures du matin,

prenant la diligence à Thouars qui arrivait à Poitiers à dix-huit heures, puis repart le surlendemain pour ne pas laisser seul son mari à Magé.

Il est initié au latin par son frère Georges, qui avait « la main leste et sèche », réflexe que tempérerait l'intervention de Louisa et d'Eugénie.

En 1855, il a dix ans et entre en 6ème au collège Saint-Vincent de Poitiers. Déboussolé au début par la rupture avec sa famille, il montre très vite ses capacités en latin et s'adapte à l'internat spartiate malgré les engelures dues au froid. Il fait sa communion en 1856 et affirme sa fervente foi chrétienne qui ne le quittera pas. Deux ans après, son frère et lui affichent en fin d'année les récompenses suprêmes : « les deux croix version latine et diligence ». C'est encore un enfant, il pleure au départ de sa mère.

En 1860, Albert entre en classe de rhétorique et aurait pu passer son baccalauréat es lettres si les Jésuites ne s'y étaient opposés. Il l'obtient une année après, à 17 ans.

Avec son frère, il part alors à Paris, à cheval jusqu'à Saumur (deux heures de trajet), puis par le train du chemin de fer d'Orléans. Hôtel rue de Grenelle et dîner au Petit-Véfour le soir. Son frère étant tombé malade, il obtient que la fidèle Louisa vienne le soigner depuis Magé. Il s'inscrit dans un collège de Jésuites, passe avec succès le baccalauréat es sciences, nécessaire au concours de l'école de Saint-Cyr où il est reçu 114ème sur 267 en 1864.

La vie militaire

Après deux ans d'école militaire, il est nommé sous-lieutenant au premier régiment de chasseurs à Haguenau où les officiers boivent beaucoup trop d'absinthe à son goût. Il lui préfère le cheval et les bals fréquents.

Avec le troisième régiment de chasseurs, il passe de garnisons en garnisons (Auch, Clermont-Ferrand (charmante) et Vienne (sinistre). Puis il devient instructeur en octobre 1868, à 23 ans à l'école de cavalerie de Saumur.

Il peut alors revenir fréquemment à Magé et fréquenter deux fois par semaine les chasses à courre de son ami le baron du château d'Oiron avec son cheval Diomède.

Nommé Grand Ecuyer, puis lieutenant en 1870, il est affecté à Metz au début de la guerre franco-prussienne. Il combat, en maudissant (rétrospectivement) le général Bazaine, jusqu'à la capitulation à Sedan. Fait prisonnier et conduit en Allemagne, il revient, la paix signée, en mars 1871, échappe à la Commune de Paris (?) et retrouve ses parents à Poitiers rue du Moulin-à-Vent. Mis en congé sans solde pour raison médicale (suite de dysenterie), il renoue avec la chasse à Magé.

Réintégré, il est affecté à Marseille, puis Maubeuge de 1871 à 1873. L'année d'après, le 20 mai, il se marie en Normandie avec Valentine de Laistres.

Deux fils naissent : Amaury en 1875 et François en 1876.

En 1880, est construite sur un terrain appartenant à la famille la nouvelle école Saint-Joseph de Louzy, tenue par les Filles de la Croix déjà présentes dans

l'école de filles du village de Magé. La famille finança les travaux qui se limitèrent d'abord à un rez-de-chaussée.

En 1881 le château du Bois-de-Sanzay est vendu à Pierre Tesseron et Henriette Louise Girard[17]. Albert achète ainsi l'hôtel particulier de la rue de la Traverse à Poitiers.

Mais plusieurs deuils successifs l'affectent ensuite : la mort de son père en 1886 à Poitiers, de son épouse Valentine atteinte d'une pleurésie en 1888, et de sa mère Eugénie en 1890.

Nommé lieutenant-colonel puis colonel au 14ème Hussard d'Alençon, il est promu au grade de général de brigade en 1899.

Cette même année, il vend le château de Magé qui n'est plus habité, à Antonin Juin, un notable de Louzy, ancien militaire.

Albert démissionne de l'armée en 1906 à la suite de la loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat : « écœuré du rôle ignoble que voulait m'imposer le gouvernement en contribuant à la violation des églises ».

Il refuse, selon la comtesse Marguerite, épouse de son fils François, « de chasser les religieuses de leur maison, ce qui compromet sa carrière, qui ne dépassa pas le grade de général de Brigade »[18]

Il se fixe alors au château de la Barbinière, en Vendée, acquis en 1892. Il a alors à son service Josepha qui a été l'infirmière de sa mère, et qui épouse en 1893 Paul Favier son ordonnance. Ils eurent un fils Henri qui devint mécanicien et électricien à Saint-Laurent-sur-Sèvres. Le château (incendié semble-t-il) fut reconstruit à la manière néogothique à la mode, l'orangerie conservée et un nouveau portail construit.



Le château de la Barbinière en 2021 ©
<https://www.vendee-tourisme.com/hotels-en-vendee/hotel-restaurant-chateau-de-la-barbiniere/saint-laurent-sur-sevre/hotpd1085v5000hg>

La première guerre mondiale éclate. Henri – le fils de son chauffeur Paul- , qui faisait partie de la famille, rejoint son régiment à 21 ans mais est tué en 1915 à Notre-Dame de Lorette d'une balle en plein front. Albert, Josépha et Paul le pleurent

amèrement : « Dieu seul pouvait donner à ses parents la force de surmonter une si grande douleur ».

Après avoir rédigé une partie de ses mémoires de 1920 à 1923 à la Barbinière, il y décéda en août 1926, à l'âge de 81 ans en donnant par testament à ses fils son château vendéen, ses bois et métairies (y compris celle de Paillevert), l'usufruit de ses biens meubles, et des habitations de Poitiers et de la Rénolière (La Séguinière, 49), ainsi que l'école de Louzy[19] et une somme de 4000 F à la fabrique de Louzy pour dire « quatre messes tous les mois à perpétuité ».

Ses deux fils

Son fils aîné Amaury épousa Germaine Dufaure de Rochefort le 16 février 1906, et son fils cadet François, Marguerite Adeline Keller le 7 janvier 1922. François, ex lieutenant de cavalerie, était inspecteur de la garde indochinoise.

Amaury, châtelain de la Barbinière, meurt trois ans après son père à l'âge de 53 ans, sans enfant. Il est enterré avec son épouse dans le caveau familial de Louzy comme Albert et François.



Intérieur de la chapelle funéraire de la famille de Piolant dans le cimetière ancien de Louzy, 2021©P. Donadieu

La chapelle a été restaurée par la mairie en août 2021 dans le cadre de l'inventaire des tombes du cimetière ancien (J. Gay et P. Donadieu)

En 1901, François fut mis à disposition du département des Colonies, affecté en Indochine et fut radié des cadres de l'armée en 1927 en raison des blessures reçues pendant la guerre. Il était inspecteur principal de 1^{ère} classe de la garde indigène en Indochine.

Il prend sa retraite à Antibes en 1936 avec une pension de 22 746 francs et disparaît en 1949 en laissant une fille et un fils Jean issus d'une relation avec la Princesse Cong Ton Nu Thi Kuon(1883-1961), arrière-petite-fille de l'Empereur d'Annam Minh Mang qui régna à Hué de 1820 à 1841 avant la conquête française.[20]

Il ne voulut pas, d'abord, être enterré à Louzy « considérant que j'ai trop vécu en tous points loin des miens pour reposer près d'eux ». Puis il changea d'avis en 1949 en laissant 1500 francs par an au curé de Louzy pour dire des messes à son intention. Il conseilla à sa femme « d'être patiente avec Jean et Jeannette (ses enfants issus d'une liaison avec une indochinoise). Tout n'est pas de leur faute ». François les avait reconnus, mais Jean, qui avait adopté le patronyme de Daviau, ne revendiqua aucun bien familial[21].

Son épouse, Marguerite Adeline Keller n'était pas une aristocrate. Elle était divorcée de Manoli Silberstein (né en 1877 à Paris de Louis Auguste et Joséphine Litschgi). Ils n'eurent pas d'enfant.

Elle se rendit à Louzy en mai 1970 pour transférer les droits de propriété de l'école Saint-Joseph à l'Immobilière du Poitou -liée à l'évêché- pour le compte du comité de gestion de l'école (Norbert Chalon, agriculteur à Louzy, en était le président).



Marguerite d'Aviau de Piolant-Keller et François d'Aviau de Piolant (années 1920), don de la comtesse à l'abbé Sachot en 1970©Fonds Brunet P/MT



Marguerite à Cannes, nd@Fonds Sorin

Marguerite, Adeline d'Aviau de Piolant-Keller, 1970©Fonds de Piolant, musée Henri-Barré, Thouars.



La secrétaire de Marguerite d'Aviau de Piolant à Louzy en mai 1970 avec le curé Elie Sachot à Louzy, 1970©Fonds de Piolant, archives du musée Henri-Barré, Thouars

Le château de Magé et une partie de ses terres passèrent ensuite à la famille Bodineau par le mariage de Berthe Juin, fille unique d'Antonin, avec Georges Bodineau en 1920, puis à la famille Gorry par le mariage de Jacqueline Bodineau (1922-2006) avec Gilbert Gorry (1927-1991). Ensuite le château fut vendu à deux éphémères acquéreurs successifs, et finalement à une communauté monastique : la congrégation des Petits Frères et Petites Sœurs du Sacré-Cœur en 2014.

À l'exception d'un mausolée funéraire, du nom d'une rue, et du souvenir des plus anciens habitants du village (la visite mémorable de la comtesse en 1970), la mémoire de cette famille s'est progressivement effacée de la conscience collective des Louzéens. Les d'Aviau de Piolant font pourtant partie de l'identité historique communale et de son imaginaire. Même s'ils restèrent une communauté isolée de la vie ordinaire des habitants de Louzy. Ils ne fréquentèrent pas l'école communale (elle était laïque), mais seulement – et sans doute épisodiquement- les offices célébrés dans l'église de la paroisse.

Ils n'eurent probablement pas beaucoup d'autres relations avec les habitants que celles de notables lointains, nostalgiques de l'ordre social de l'Ancien Régime, sensibles à l'adversité républicaine de la mairie, et soucieux autant d'harmonie familiale que de charité chrétienne auprès des malades et des pauvres de la paroisse.

Ce que fut la vie à Louzy d'Antonin, Eugénie et de leurs fils reste en fait à découvrir.

Au cours de l'été 2021, la restauration par la mairie de la sépulture abandonnée par leur famille, apparaît comme une première et timide étape de la construction et de la transmission de leur mémoire.

Sources

Articles de Wikipédia et Généanet (cités dans les Chroniques et Mémoires)

Communications personnelles et documentations d'habitants de la commune de Louzy.

De Ternay G. *Famille d'Aviau de Piolant et de Ternay*, doc. roneo, nd. (prêt de L. de Ternay)

Donadieu P., [Chroniques Louzéennes](#) (2015-2020) et [Mémoires Louzéennes](#) (depuis 2020), notamment pour l'histoire de l'école libre de Louzy,

Fonds d'Aviau de Piolant, Musée Henri-Barré de Thouars.

[1] Du nom d'Amaury I^{er}, deuxième seigneur de Montfort.

[2] Le prénom d'Amaury fut souvent donné dans les familles d'Aviau. Toutefois l'historien Guy de Ternay contesta en 1970 cette généalogie, qui leur paraissait non prouvée, sinon fantaisiste (selon wikipedia et les textes remis au curé de Louzy par le régisseur des biens de la comtesse de Piolant en 1970). Il s'en explique dans le document « Famille d'Aviau de Piolant et de Ternay, nd, » (vers 1965).

[3] G. de Ternay raconte une autre histoire où le récit généalogique des familles italiennes des Montfort (notamment la descendance de Jean de Montfort) ne permet pas d'établir une relation avec les premiers d'Aviau identifiés en France avec François d'Aviau en 1527.

[4] Le château de la famille de Piolant est situé à Dangé au nord de Châtellerault.

[5] Le portrait original est au château de Ternay.

[6] G. de Ternay, op. cit.

[7] L'ordre royal et militaire de Saint-Louis est un ordre honorifique créé par un édit de Louis XIV du 5 avril 1693 pour récompenser les officiers catholiques les plus valeureux ayant au moins 10 ans de présence au sein des régiments du royaume, quelle que soit leur condition de naissance.

[8] G. de Ternay, op. cit.

[9] Leur hôtel particulier construit au XVII^{ème} siècle était situé rue Drouyneau de Brie, à l'angle de la rue Harcher, à Thouars.

[10] Prosper est inhumé dans le caveau des de Piolant en tant que « maire de la commune de Saint-Martin-de-Sanzay ». Il résida au château du Bois-de-Sanzay jusqu'à sa mort en 1859 à l'âge de 60 ans.

[11] Le premier cadastre de la commune de Louzy fut réalisé sous son mandat.

[12] Pour plus de détails : lire l'histoire de l'école « libre » de Louzy dans les [Mémoires Louzéennes](#), rubrique histoire des écoles.

[13] Procès-verbal du conseil municipal de Louzy, archives départementales de Niort.

[14] Propriétaire du château de la Séguinière (49)

[15] Archives du musée H. Barré à Thouars, consultées le 26 10 21

[16] Le père de P.V.J. Berthre de Bournizeau, comme celui de Perrine Brossier de la Charpagne étaient, en 1781, receveur des tailles (percepteur) dans l'élection de Thouars. Histoire de Thouars, 1828 par P.V.J. Berthre de Bournizeau, p. 57.

[17] G. de Ternay indique que le château fut vendu à « Monsieur Clergeau », régisseur du domaine.

[18] Discours de Elie Sachot, lorsque la comtesse est venue à Louzy le 20 mai 1970

[19] La propriété de l'école est restée longtemps mystérieuse. Albert en était toujours apparemment propriétaire en 1959, même après sa mort depuis 1926 (il reçoit à l'adresse de l'école, la taxe foncière (213 F) que paie le comité de gestion de l'école), car la succession de François au nom de Marguerite ne semble pas faite à cette date. En 1968, la comtesse ne peut justifier de ses droits de propriété, bien que son mari lui ait légué dès 1928 l'école et deux autres biens fonciers de Louzy par testament.

Le notaire de Thouars établit alors un acte de notoriété devant 4 témoins de Louzy pour rédiger un acte de propriété permettant à la comtesse de céder l'école à l'Immobilière du Poitou, société civile immobilière (SCI) propriété de l'évêché de Poitiers.

Le 14 avril 1970 est produit un acte notarié reconnaissant curieusement que *la SCI « était propriétaire des biens de Louzy depuis 1914 »*. Or François (ou son père), qui aurait cédé ses droits à la SCI était du point de vue fiscal toujours propriétaire en 1959.

En mai 1970, Elie Sachot indique dans son discours d'accueil de la comtesse que l'école « est la propriété de la paroisse sous le couvert de la SCI « l'Immobilière du Poitou ». Mais cette dernière, bien que « propriétaire », ne disposait pas de l'acte de propriété comme me l'indique Elie Sachot en décembre 2021. Ce serait donc le fait d'avoir longtemps payé la fiscalité foncière qui a permis d'établir, avec l'acte de notoriété, les titres de propriété de l'école au nom de la SCI ?

[20] Etat de la noblesse française subsistante 1940-1977, vol.7 / Athéna.

[21] Son fils, Jean-Louis, est aujourd'hui résidant à Bordeaux.

Famille DONADIEU

Généalogie

Sainte-Verge

La lignée Donadieu commence à Sainte-Verge avec **Jeanne Donadieu** (1803- ?) issue de Corrèze. Elle donne naissance à un fils Michel Donadieu 1 en 1827, de père inconnu.

Michel Donadieu 1 (1827-1874 ou 1880), ramoneur, épouse le 23/10 ou 08 / 1848 Henriette Martineau (1822 ou 24-?), lingère. Elle est domestique chez l'instituteur Louis Brothier en 1896 . Ils ont quatre fils :

- Charles** (né le 5/09/1861-1925) marié le 24/11/1884 à Marie Giraud (enterrés à Sainte-Verge)

- Michel 2**(1848 Sainte-Verge-1874), cultivateur propriétaire, marié le 26/10/ 1872 à Joséphine Chauveau (1850-1917), qui habite rue Basse en 1896 et 1911. Un fils Alcide, père de Georges Donadieu à Louzy.

- Louis-Eugène Donadieu**, né le 30 mai 1856 à Sainte-Verge, scieur de long, marié le 24/11/884 à Marie Alexandre, née en 1854, vivent séparés à Sainte-Verge en 1926,

- Eugénie née en 1885, mariée à Ernest Brémond,, tonnelier, un fils Marcel, né en 1926

- Eugène (1886-1916), mort à la guerre 1914-18 (enterré à Sainte-Verge ?)

- Léon Donadieu**, (19/09/1864-1939), tonnelier à Sainte-Verge en 1913, scieur de long en 1911, marié le 8/01/89 à Clotilde Turquois (1869-1936), couturière ; cultivateur et cultivatrice en 1926



À gauche Mariage de Ludovic Donadieu et Zénobie Billouin, boulangers à Missé le 26 avril 1913 à Sainte-Verge

2ème à partir de la gauche second rang, son père Léon Donadieu, tonnelier, et au premier rang à droite sa mère Clotilde Turquois, couturière /agricultrice

Fonds Ronxin-Donadieu

A droite distribution du pain à Missé, Ludovic et Zénobie Donadieu Fonds Ronxin-Donadieu

- un fils **Ludovic** (né à Sainte-Verge, le 18 juin 1889-1918), boulanger à Missé, marié le 26 avril 1913 à Zenobie Billouin (1892 Mauzé-Thouarsais-1937 Thouars), mort à la guerre 1914-18 (le 7 avril 1918 à La Challade (Meuse) et enterré à Sainte-Verge.. Scieur de long en 1905, rue Basse. Il était sapeur-pompier en 1905. Zénobie se remarie le 12 juillet 1920 avec Camille Bourdier, agent SNCF, né en 1895, une fille Simone.



Guy et Blanche Donadieu-Laval, ©C. Donadieu-Ronxin

- Un fils **Guy** (1915 à Missé-2001), instituteur à Pierrefitte et à Thouars, marié à Blanche Laval (1915-2015). Deux filles :
 - Annie (1941-1987), institutrice, 3 enfants
 - x Abraham ALLOUCH, 2 enfants, Hannah, 1962, et Eloi ? 1964

- x Jean BARRET, divorcée en 1977, une fille, Julie, 1973
- Claude (née en 1940 à Paris), professeur d'anglais, proviseure de lycées français, fondatrice et directrice d'Instituts français à l'étranger et conseillère culturelle.
 - Stéphane, 12 04 1966, Radio France

-**Michel Donadieu 2**, 1848-1874, épouse en 1872 Joséphine Chauveau née en 1849, scieur de long, patron, rue Basse. Ils ont un fils unique Alcide (1877-1946).

- **Alcide** (né le 7 septembre 1877) propriétaire exploitant, s'est marié en 1905 avec Germaine Morisset (1885-1975) née à Louzy. En 1906 ils résident à Sainte-Verge, puis emménagent à La Sablonnière de Louzy dans la ferme de Louis Brillouet achetée par Pierre Morisset le père de Germaine en 1908.
 - Alcide et Germaine ont un fils Georges (1917-1965) et une fille Irène (1906-1991).



Georges Donadieu en 1945 © Fonds Donadieu

Famille DRILLON

Généalogie

Plusieurs familles :

-Louis Drillon (mort à Louzy en 1900)et Marie-Claire ? ont deux enfants Clémentine et Arthur nés à Pierrefitte.

-Clémentine épouse Marcellin Oudry (voir Oudry)

-Arthur(1877- 1915) épouse Léontine Deslandes couturière (1881 Louzy- 1907) le 2 janvier 1906. Ils vivent à Parsois ; leur fille Simone naît en octobre 1906. Léontine meurt en avril 1907.

Arthur se remarie(?) et meurt le 29 janvier 1915 à Sermoise (Aisne);

Simone, pupille de la nation, vit en 1921 à Parsois avec ses grands-parents Deslandes Despoy. Elle épouse Albert Tapon le 23 octobre 1923 (voir Tapon)

-Louis Drillon et Marie-Thérèse Meslier

Ils ont trois enfants : Marie-Louise (1904), Louis Raoul (1905), Maurice (1906)

4 enfants nés de 1903 à 1906, dont Juliette adoptée par la famille Moricet des Basses Rues à Louzy

Colombe Drillon,

nourrice

Elle s'appelait Colombe

Le 20 mai 1869, à la Chapelle Gaudin, naissance de Colombe, Léocadie, Octavie Drillon

En 1896, elle est "domestique de la maison" chez Joséphine Rochereau "propriétaire" au centre bourg de Louzy .

Le premier décembre 1897, à Thouars, elle met au monde Juliette Andrée, qu'elle reconnaîtra le 11 décembre. La sage-femme est Henriette Renaudin (28 ans) .

D'avril 1898 à avril 1899, elle prend un enfant en nourrice, Clément Renême de Sainte-Verge ; 20 francs par mois et fourniture de vêtements pour l'enfant.

Elle est décrite dans un document municipal : cheveux châtons, front large, sourcils châtons, yeux roux, nez pointu, taille 1,60m ... et "assez bonne conduite" là où les avis municipaux sur les autres nourrices sont plus élogieux .

En 1901, Colombe vit au bourg avec sa fille Juliette. En 1906, elle est servante chez Joseph Rochereau et Juliette vit alors avec sa grand-mère dans les Basses Rues .

En 1911, Colombe est toujours servante chez Joseph Rochereau et sa fille est devenue couturière. Elles vivent toutes les deux dans les Basse-Rues (entre la famille Châlon et la famille Beaugé), jusqu'à la mort de Juliette en 1942.

Juliette est restée célibataire et couturière . Sa mère est ouvrière agricole .

Après la mort de sa fille, Colombe va vivre à Sainte-Verge où elle meurt en 1946.

Philippe Brunet se souvient de "la mère Colombe et de sa grande chèvre blanche" .

D'après J. Gay

E

F

G

Famille GABRIEL

Joachim Gabriel

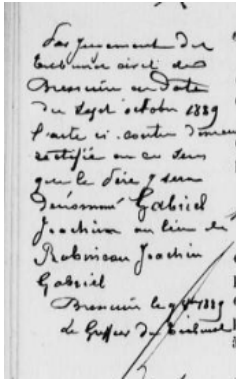
cultivateur

Joachim Gabriel est né le 25 mars 1843, "de père et de mère inconnus".

A la porte de l'hospice Saint Michel le 25 mars 1843, à 5 heures du matin, Madeleine Rousseau, domestique à l'hospice recueille un enfant de sexe masculin *enveloppé des effets ci-après : une chemise en toile blanche ,une brassière en gros drap bleu, doublé de*

22
compagnie Magistrate Koenig, Somptueuse, Demeurant à
Saint Michel, Commun de Hampeau, lequel nous a présenté
un enfant de sexe masculin, arrivé à la porte de cet Indue
ce jour d'hui à cinq heures du matin, et enveloppé de
une chemise en toile blanche; une brassière en gros drap bleu, doublé de
toile blanche; Bodie d'enfance rouge; un bonnet d'enfance fine blanc
à fleurs rouges et jaunes doublé de satin blanc, bordé en galon
rose avec un tulle blanc uni; une calotte en coton blanc; un mouchoir
de cou à trois pointes en coton d'espèce rouge, bleu et blanc, doublé
du même; un drapau de toile blanche, un linge en lainé vert
de plusieurs morceaux, doublé de humide d'indian bandé de toile
blanche; un mauvais morceau de gilet d'espèce grise doublé de
satin blanc, et pour signe de reconnaissance: un ruban rouge
avec liséré bleu, attaché sur la manche de la brassière au bras
droit: Ayant fait l'examen l'enfant nous avons reconnu qu'il était
vraiment du sexe masculin et paraissait âgé d'environ un jour
et nous l'avons enregistré sous le nom et prénom de Gabriel
Joachim. - Le D^r de déclaration et présentation faite en
présence des sieurs Henri Gaury, cultivateur, âgé de soixante
huit ans et Pierre Gaury aussi cultivateur âgé de vingt-quatre
ans demeurant tous les deux à ferme en et depuis Saint Michel;
et ont, les déclarants et témoins après qu'il leur a été donnée
lecture du présent acte déclaré en savoir signer

A son mariage en 1868, il s'appelle à nouveau Joachim GABRIEL. Sa fille Ernestine I naît en 1869 ; elle s'appelle Gabriel mais son fils Léon, né en 1871, s'appelle Robineau. La famille est recensée en 1872 sous le nom de Robineau. Aux recensements de 1876 et de 1881 toute la famille s'appelle JOACHIM. Au recensement de 1886, la famille a repris définitivement le nom de GABRIEL. Enfin, en octobre 1889, l'affaire est close par un arrêté du tribunal: « le père sera dénommé Gabriel Joachim au lieu de Robineau Joachim Gabriel » (*rectificatif sur l'acte de naissance de Léon Robineau*)



La famille a toujours vécu à Louzy dans les basses rues . Dans la maison voisine, vivent Geneviève Robineau et son mari François Bourques.

Quand Geneviève meurt le 11 août 1889, c'est Joachim qui déclare le décès et ajoute qu'il est "le fils naturel de Geneviève" .

Il meurt en 1923 « *né de père et de mère inconnus* ».

On peut reconstituer l'histoire de Joachim.

En 1841, Geneviève Robineau a 21 ans . Elle est servante chez son frère Mathias Robineau au bourg de "Louzi" . Son fils naît en 1843. Elle l'abandonne à la porte de l'hospice Saint-Michel, mais l'enfant n'est pas placé chez une famille d'accueil, peut-être confié à sa famille.

En 1848, domestique à Saint-Cyr la Lande, elle épouse François Bourques(ou Bourc ou Bourg) un cultivateur de Louzy, veuf de Urbaine Jalleau .

Ensuite, le couple vit près de Joachim Gabriel et de sa famille dans les Basses Rues

François Bourc meurt en 1883, Geneviève meurt en 1889. L'année même de sa mort, Joachim Gabriel adopte son nom définitif "Joachim Gabriel" au lieu de "Joachim Gabriel Robineau"

Le 7 juillet 1868, il épouse Ernestine Bourques, née en 1846 à Saint Jacques de Thouars. Ils ont deux enfants Ernestine (1869) et Léon (1871) .

Joachim et sa femme habitent le bourg de Louzy jusqu'à leur mort en 1923 et 1924.

- Ernestine Gabriel épouse Victor Pichot ; elle est couturière et lingère ; elle meurt en 1915.
- Léon Gabriel (1871- 1950) "Le père Gabriel a réalisé le lavoir de la Croix du Lion avant la guerre" (P.Brunet)
Léon Gabriel et Louise Hervé ont 4 filles:
 - Florentine (1898-1905)
 - Aimée Gabriel (1902-1975) épouse Edmond Guéret (1898-1967).

-Germaine Gabriel (1903-2000) épouse Alphonse Geneau (1889-1985), ouvrier agricole chez ses parents. Ils participent aux fêtes de l'école publique (photo).

Ils eurent une fille Jacqueline née en 1924, épouse de Fernand Morin.



Alphonse et Germaine Geneau (Geneau)-Gabriel, @fonds Gay
Germaine Geneau©Michelle Souchet
-Ernestine Gabriel (1906 -?) épouse Edouard Boutet



Les soeurs Gabriel©JG ou M. Souchet

D'après les travaux de J. Gay (dans les "Vieilles familles de Louzy" consultée en mars 2024

Famille GOYAU

Généalogie

Magé

Famille issue de Pierre GOYAU (v1620-1680 Boussais), probable fils né en 1625 à Tessonnière de Mandé GOYAU (v1595-/1661) et petit-fils d'Antoine GOYAU (v1565-1659 à La Maucarrière âgé de 95 ans.

Gustave GOYAU, né en 1871 à Sainte-Gemme 79 (3 frères et 2 sœurs), est décédé le 12 juillet 1948 (et inhumé le 14 juillet) dans sa maison de Magé. Il avait épousé en 1903 à Sainte-Gemme Marie Félicie FRAIGNEAU, née en 1882 à Borcq-sur-Airvault et décédée le 7 février 1951 dans sa maison de Magé.

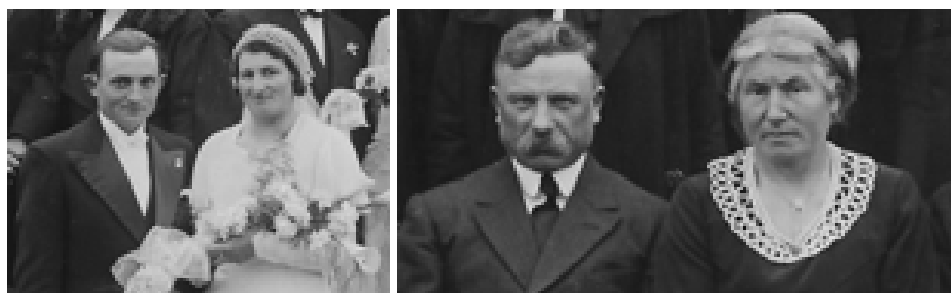
Gustave GOYAU a été combattant de la première guerre mondiale et victime des gaz de combat.

En 1905, ils sont arrivés sur le territoire de la commune de Louzy lorsque nait leur fille Lucienne. Celle-ci épousera en 1921 à Louzy son cousin germain, Ernest FRAIGNEAU, dont elle divorcera en 1946, année de son second mariage à Blois avec Hilaire Jollet. En 1910, est né à Parsois où ses parents sont en ferme Ernest GOYAU, marié en 1935 à Louzy avec Madeleine GAUTIER, d'où une fille, Odile, née en 1937 à Magé, mariée en 1958 à Louzy avec Jacques ARTUS (1928-2002).

En 1915, nait à Parsois Alphonse GOYAU, pupille de la Nation par jugement du 8 mars 1929 du tribunal civil de Niort, employé aux chemins de fer de l'Etat après des études post-certificat d'études suivies à Thouars, mobilisé en 1939. Il disparaît, sergent « Mort pour la France » le 4 avril 1940 à Cambron (Somme) ; son corps est retrouvé le 6 janvier 1941.

Ernest GOYAU, ancien combattant de la seconde guerre mondiale, exploitera à la suite de son père la ferme familiale acquise à Magé et y décédera en 1982. Odile GOYAU et son mari, après une carrière parisienne à la SNCF, s'installeront ensuite à Thouars. »

Didier ARTUS 25/02/24



*Ernest GOYAU et Madeleine GAUTIER ©Fonds Artus
Baptiste GAUTIER et Madeleine VOLLANT©Fonds Artus*

I

J

Famille JEANNEAU

Didier Jeanneau (1936-2019)

plâtrier

Louzy

Didier Jeanneau, plâtrier, 1936 eut avec Geneviève Guillaudeau (1934-1986) :

- une fille Patricia Jeanneau, née en 1961, qui épouse Jean-François Ragot, menuisier à Vitray
 - Un fils, plâtrier à Maranzais
 - Une fille, infirmière à Oiron

Didier JEANNEAU (1936-2019) veuf en 1986 s'est remarié avec Jacqueline FAYADA divorcée de Joël FAYADA, agent d'assurances à Thouars

Les parents de Didier Jeanneau né à Bouillé-Loretz en 1936 étaient maraichers et vendaient sur les marchés. Il obtient son certificat d'études, puis il part au service militaire dans les chasseurs alpins, en Algérie, dans les Aurès, où il est blessé (une balle dans la cuisse). Après son mariage avec Geneviève Guillaudeau en 1959, il travaille pour la SNCF à Paris, mais daltonien, ne peut rien espérer de cet emploi. Alors avec un apprentissage accéléré, il apprend le métier de plâtrier carreleur. Il travaille à Thouars, se loge avec son épouse dans la maison Fayada, puis il construit leur maison, rue de la Maisonnnette, à côté de celle de François et Anne-Marie LOPEZ. Son entreprise florissante eut jusqu'à quinze employés.

Geneviève GUILLAUDEAU née en 1934 à Louzy suit l'enseignement de l'école libre de Louzy avec les religieuses, obtient son certificat d'études et apprend le métier de couturière qu'elle exerce chez ses parents, Amand et Marie-Thérèse. Elle se marie en 1954, est employée aux Etablissements Ménard à Thouars, monte à Paris avec son jeune mari et obtient des emplois aux Thés Lipton et dans une usine de peinture. Ils rentrent au pays où elle s'occupera de l'administration de l'entreprise de Didier. Elle décède le 27 août 1986.

Didier se remarie avec Jacqueline FAYADA après son divorce avec Joël FAYADA. Retraité à 60 ans, il passe beaucoup de temps dans sa maison de Noirmoutiers et à la pêche en mer. Il meurt en 2019.

Famille JUBLIN

Marie-Louise Jublin

Sage-femme

Marie-Louise Eliane Andrée Jublin est née à Thouars, le 15 août 1907 et décédée le 18 décembre 1995 à Thouars à l'âge de 88 ans. Sa mère, Marie-Louise PICHAULT et ses grands-parents Jean et Victorine MAUGER étaient originaires de

Vitray, commune de Louzy. Ses grands-parents René Jublin et Anne Jamin vivaient au Bouchet, commune de Louzy.

Elle suit l'enseignement de l'école primaire l'école Jeanne-d'Arc et, après la Grande Guerre, suit une formation de sage-femme à Angers.

Elle exerce son métier dans la commune de Thouars et celles qui sont limitrophes (dont la commune de Louzy). Son périmètre de travail allait jusqu'à Bouillé-Loretz où elle se rendait en vélomoteur, puis en vélosolx.

En 1941, pendant la guerre, sous la mandature du maire Henri Dubois, elle apporte son concours au conseil municipal de Thouars « pour toutes les questions relatives à l'enfance, à l'assistance, à l'hygiène » (Le Petit Courrier du 22 mars 1941). Elle est la première femme -jeune, elle a 34 ans- à exercer un mandat électoral à Thouars.

Comme Valentine Brunet à Louzy, qui était conseillère municipale, elle était célibataire.

Pendant l'occupation allemande, elle bénéficie d'un laissez-passer de nuit (un « ausweiss » du 9 août 1944) pour exercer son métier. Le même type de document lui fut remis le 7 septembre de la même année par la section FFI locale des résistants (Archives D. Rigot).



Marie-Louise JUBLIN et sa mère Marie-Louise PICHULT, © Fonds Rigot

K

L

M

Famille MARTEAU

Brigitte MARTEAU-PREVAULT (1900-1993)

Maraîchère



Alphonse et Brigitte MARTEAU, en 1920. Brigitte au marché des halles de Thouars.

@Archives GAY-MOMBRUN

Brigitte est née à Argenton L'Eglise le 2 avril 1900. Ses parents, Pierre et Joséphine PREVAULT possédaient une entreprise prospère de jardinage et de greffage ...Elle avait un frère aîné Eugène. Le 19 novembre 1920 elle épousa Alphonse MARTEAU, fils unique de Hyacinthe et Angèle MARTEAU, jardiniers à la Sablonnière. C'est là que s'installa le jeune couple qui travaillera avec les parents. Ils eurent 4 enfants : Alphonse, Elisabeth, Andrée et Paul.

Brigitte était donc doublement vouée à la culture maraîchère. Ses beaux-parents exploitaient un vaste jardin potager, remplacé maintenant par une partie du quartier des Millois ; ce potager était très bien organisé : réservoir d'eau, puits, pompe, système d'arrosage etc...Brigitte et son mari continuèrent l'exploitation et Brigitte se chargea d'écouler la production familiale : après avoir récolté et préparé les légumes, elle occupait un banc du marché de Thouars, le premier à la sortie des halles du côté de la place du Boël. Elle fut pendant cinquante ans une figure remarquée du marché.

L'un après l'autre, les enfants se marièrent et quittèrent la maison, Paul, célibataire, resta avec ses parents. Devenue veuve en 1965, elle continua à travailler avec son fils. Elle aimait cuisiner : elle invitait volontiers ses voisins à déguster "le merlu sauce aux moules" et plus tard ses petits-enfants se sont régalés de ses gâteaux et de ses caramels.

Sa vie n'a pas toujours été facile. Mais malgré ses difficultés elle restait joyeuse et optimiste, elle aimait la vie. En 1990, elle fêtait ses 90 ans, entourée de sa nombreuse famille. Elle est décédée en 1993 dans sa maison de la Sablonnière. (J.Gay)

Famille MIMAUT (ou MIMAUD)

Mimault Louis (1835-1916)

Instituteur

Louis Pierre Mimaud est né à Pugny le 20 septembre 1835, obtient son Brevet de Capacité à l'école normale de Parthenay. Il est nommé instituteur communal stagiaire à Louzy le 15 septembre 1857, où il remplace Jean Mimaud (?) démissionné. En 1858, il reçoit à l'école 26 garçons et 10 filles. Il est titularisé le 28 septembre 1860.

Le 29 juillet 1861, il épouse Léontine Dion, elle a 16 ans. En 1868 et 1871, naissent leurs fils Raoul et Marcel.

Les premiers rapports d'inspection sont élogieux ; on lui reproche seulement d'accueillir des filles dans sa classe alors qu'il existe une école privée pour les recevoir et de placer des romans dans ce qui sert de bibliothèque sans en référer à l'inspecteur d'académie !

Il exerce dans la petite école du bourg. Les conditions matérielles sont déplorables, une salle de classe, peu éclairée et humide, pas de bibliothèque, pas de jardin ...

Mais au fil du temps, les rapports de l'inspection sont plus critiques : "plusieurs élèves ne savent pas faire le signe de la croix(1868)", "les petites filles ne savent absolument rien. Une école de filles existant à Magé, il est regrettable que l'instituteur soit autorisé à recevoir les filles" (1875). On déplore des relations difficiles avec le curé Pierre Vallois et avec le maire René Piloteau.

Le 16 février 1878, Louis Pierre Mimaud est muté à l'école mixte de Chambroutet ; L'instituteur de Chambroutet, Monsieur Fournier le remplace à Louzy ;

Louzy se déchire (voir lettre du maire au préfet du 28 février 1878 et lettre de soutien de Louis Boutault).

Le 1er octobre 1878, Louis Pierre Mimaud demande un congé de 6 mois.

Finalement, il s'établit receveur ruraliste " Il a, à Louzy, un bureau de tabac et la régie ; sa femme dont les parents sont assez aisés tient un commerce d'épicerie assez achalandé. Il est encore secrétaire de mairie, agent d'assurances, et même dit-on guérisseur de renom" (1)

En 1888, Louis Pierre demande à retrouver un poste d'instituteur, qu'on lui refuse, au prétexte de son engagement anti-républicain et de son cléricalisme . "Ainsi, en 1878, le conseil municipal de Louzy en majorité républicain et ayant à sa tête un maire républicain Mr

Piloteau, a été renversé, dit-on, par les menées de Mr Mimaud, l'agent des hauts bonnets du parti clérical.”(2).

Il restera donc receveur ruraliste .

Léontine Dion est morte en 1915, Louis Pierre Mimaud est mort en 1916. Ils reposent dans l'ancien cimetière de Louzy. (JG).

Jeanne Gay (2021).

(1) lettre de l'inspecteur primaire à l'inspecteur d'académie 1888

(2) lettre de l'inspecteur primaire à l'inspecteur d'académie 1888

Famille MORISSET

Morisset Pierre (1853-1930) et Eugène (1848-1929)

Jardinier grainetier et agriculteur

Le premier Morisset qui arriva à Louzy de Gourgé vers 1870 fut Eugène Morisset



De gauche à droite au deuxième rang, Eugène Moricet, sa fille Marceline Bourque-Moricet, la jeune Georgette Bourque, Louis Bourque, Elisa Coulon, épouse d'Eugène, Marie-Louise Pâtre épouse de Firmin Moricet.

Mariage de Léon Tesson (Elisa était la nourrice de Léon) ©Archives Gay.

Généalogie de la famille Moricet

Jean Morisset, né en 1809 à La Gandonnière père de trois fils Jean Pierre, Jean Eugène, Jean Joseph décédé en 1858 au même endroit

Marie Chevalier-Morisset (1818-1881), épouse de Jean se remarie avec Hippolyte Proust de la Gandonnière qu'elle habite en 1872.

Jean Joseph Morisset, né en 1842 à la Gandonnière, agriculteur dans ce hameau près de Gourgé, il fut l'un des témoins du mariage de son frère Jean Pierre. Il n'habite plus la Gandonnière en 1872. Il est peut être allé à Clessé

Jean Eugène Morisset né à la Gandonnière, le 24 septembre 1848 était agriculteur à Louzy en 1881 et est décédé en 1929 à Louzy à l'âge de 81 ans. Il était marié avec Elisa Coulon décédée en 1913 et eut :

-une fille Andrée (1919-1922) de mère inconnue

-une fille Eugénie (1881-1912) morte à 31 ans et enterrée avec son père à Louzy

-une fille Marcelline (1870-), marié avec Louis Bourque

-une fille adoptive Juliette Bernard née en 1891, orpheline

-un fils Firmin Alcide en 1883 qui se maria en 1908 avec Marie Louise Pâtre (1889-1982) est mort en 1931. Il était cultivateur (Louis Bourque était témoin à son mariage).

Léon Tesson, enfant trouvé, fut placé en nourrice dans cette famille qui assistait à son mariage. Le patronyme Morisset a été transformé par Eugène à Louzy en Moricet.

Elisa Coulon (1856- 1913) était la fille de Auguste Coulon (47 ans en 1877) tonnelier à Louzy et de Marie Boutault . Son frère Louis Boutault était cultivateur à Louzy. Le frère d'Elisa Louis Coulon était tonnelier à Sainte Verge. Elle est enterrée au cimetière ancien de Louzy avec son fils Alcide et Andrée une fille d'Alcide morte en 1922 à l'âge de 3 ans

Firmin Alcide Moricet, né le 20 septembre 1882 à Louzy, cultivateur à Louzy s'est marié le 20 octobre 1908 avec Marie Louise Pâtre (Louis Bourque et Pierre Morisset étaient témoins) et mort à en 1931 à 49 ans. Il était le fils de Jean-Eugène Moricet et eut deux fils Roger et André. A eu une fille Andrée morte en 1922 à l'âge de 3 ans

Marcelline Morisset (1879-1911), fille d' Eugène, s'est mariée avec Louis Bourque et est allée habiter à Saint Jacques de Thouars.. Leur fille était Georgette Bourque.

Eugénie Morisset, (1881-1912) fille d'Eugène, enterrée à Louzy avec son père

Juliette Bernard (1891-), orpheline, fille adoptive de Eugène et Elisa

André Morisset (1922-2003) était marié à Madeleine (1921-2013), boucher à Louzy après la guerre 39-45. Il fut boucher dans la rue de la Croix-Etudier puis dans les Basses Rues.

Roger Moricet, né en 1910 de Alcide Firmin Moricet, cultivateur à Louzy et Marie Louise Pâtre, Louis Bourque, 36 ans, cultivateur, étant témoin. Marié à Thouars avec Yvonne Lucienne Nébas en 1933.

Ernestine Bourque (née en 1846 à Saint- Jacques) mariée à Joachim Gabriel cultivateur sans enfant (à Louzy bourg en 1906)

Louis Bourque né à Saint Jacques de Thouars en 1874 est le fils de Louis Bourque cultivateur et de Marie Priolleau habitant Saint-Jacques en 1903. Il épouse Marcelline Moricet née à Louzy en 1870, fille de Jean Eugène Moricet et de Elisa Coulon. Ils ont eu une fille Georgette qui habitait Saint Jacques, ne s'est jamais mariée.

Jean Pierre Morisset né à la Gandonnière, le 28 juillet 1854, domestique à Louzy en 1881, épouse Léontine Maquoin, 20 ans, couturière à Louzy, le 7 septembre 1881 (décédée le 28 avril 1888), fille de Philippe Maquoin, agriculteur à Louzy en présence de ses frères Morisset (Joseph et Eugène). Il est décédé en 1930 à Louzy.

Il eut de Léontine une seule fille Germaine (1885-1975). Il se remaria avec Rosalie Gauthier (née en 1865 à Lamairé) en 1891 et eut une fille Juliette décédée en 1892 à l'âge de 15 jours.

Il habitait Louzy en 1886 avec Léontine et Germaine sans doute dans l'ancienne maison Gallard (actuelle école maternelle) qui leur était louée. En 1906 il habitait la ferme de la Sablonnière -qu'il avait achetée avec Rosalie Gauthier sa seconde femme- et deux domestiques. Puis en 1907, il acheta la ferme de Louzy à Louis Brillouet et vint l'habiter..

Germaine Morisset (1885-1975) née le 7 juillet 1885, de Jean Pierre Morisset jardinier grainetier et de Léontine Maquoin, ménagère couturière, avec les témoins Louis Brillouet cultivateur et Victor Chudreau instituteur), elle épouse Alcide Donadieu le 15 janvier 1906 à Louzy, puis va habiter à sainte Verge, les témoins étant Michel Donadieu scieur de long et Philippe Maquoin agriculteur (oncle de Germaine). Elle eut un fils Georges et une fille Irène. Elle quitta la ferme de Louzy en 1945 pour la maison de sa tante Fantin à Louzy à côté de la maison louée autrefois par son père.

Philippe Maquoin (né en 1831-1893 ?) marié à Marie Roger (née en 1835) est le père de Léontine Maquoin (1862-1888), de Philippe Raoul Maquoin (1874-) et de Marie Maquoin (1884- 1940 ?) . Il habitait le bourg de Louzy en 1886 . Sa fille Marie, servante au château de Belleville a épousé Louis Fantin, agriculteur, qui était domestique chez Louis Basset à la Sablonnière en 1886.

Philippe Raoul Maquoin (1873- 1930 ?), cultivateur à Louzy, époux de Prudence Dépoué (née en 1879 à Brion) a une fille Marcelle Maquoin née le 8 avril 1906 et décédée le 13 mars 1962 à Thouars. et un fils Maurice (1897-1916) habitant Monceaux.

Il habitait le village de Parsois en 1906. Résidant à Parsois, il fut le témoin de la naissance de Léon Victor Viault en 1905 fils de René Viault et Victorine Louviel. René Viault se maria avec Marcelle Foureau à St Léger de Montbrun le 19 08 1931.

Marie Maquoin-Fantin-, (1865-1944 ??) la tante Fantin-Maquoin dont Germaine hérita la petite maison de Louzy rue de la mairie. Elle est décédée pendant la dernière guerre (« une personne très aimable qui savait parler ». Elle était la fille de Philippe Maquoin père.

Maurice Maquoin (né en 1897 -?) habitait à Parsois en 1906, puis à Monceau



Pierre et Germaine Morisset, vers 1910©Fonds Donadieu

En résumé

Pierre Morisset venait de la commune de Gourgé en Gâtine. Issu d'une famille paysanne, il est arrivé dans la commune avec son frère aîné Eugène après son service militaire en Algérie à la fin des années 1870. Installé dans l'actuelle rue de La Croix-Etudier dans une ferme qu'il acheta à Louis Brillouet (marchand de vin et conseiller municipal) en 1907, il fut l'un des premiers agriculteurs producteurs de graines de légumes et de fleurs à Louzy. Il les vendait aux établissements Vilmorin-Andrieux à Paris et acquit ainsi deux fermes, dans le bourg de Louzy et à la Sablonnière.

Il se maria avec Léontine Maquoin qui disparut, très jeune, victime de la tuberculose. Elevée par sa tante Marie Fantin-Maquoin, leur fille unique, Germaine, se maria le 11 janvier 1906 avec Alcide Donadieu, issu d'une famille de charpentiers et de scieurs de long habitant depuis deux générations la commune de Sainte-Verge.

En 1906, s'étant remarié avec Rosalie Gauthier, Pierre M. vivait avec deux domestiques, François Houlier et Clément Jeannot, à la Sablonnière, dans la première ferme qu'il avait achetée.

Il eut avec Rosalie Gautier une fille Juliette-Marie, née le 21 août 1891 et décédée très jeune.

Agriculteurs, Germaine et Alcide Donadieu-Morisset, eurent deux enfants, Georges et Irène Bouchet-Donadieu qui héritèrent des deux fermes de leur grand-mère Germaine.

Georges (1917-1965) épousa en 1944 Geneviève Paquereau (1921-2019) qui habitait une ferme louée à la famille NIVET au village du Bouchet depuis 1933 après avoir vécu dans la ferme du château de Fleury (propriété de Louis Tuzellet) dans la commune de Thouars. Elle était née à Availles-Thouarsais (son père, fermier, était originaire de Saint-Mesmin en Vendée).

L'oncle (Eugène Donadieu) et un cousin Ludovic (fils d'un autre oncle Léon) d'Alcide Donadieu, domiciliés à Sainte-Verge, sont morts pendant la guerre de 1914-18 et enterrés dans cette commune.

Famille MORMICHE

Emmanuel Mormiche (1908-1992)

Instituteur (1930-1933)

Louzy

Emmanuel M. né en 1908 épouse Marie Cantet, 1906, instituteurs à Louzy de 1930 à 1933, puis à Thouars. Militant socialiste (à gauche de la SFIO, tendance Marceau-Pivert)

Né le 21 février 1908 à Cersay (Deux-Sèvres), mort le 7 février 1992 à Niort (Deux-Sèvres) ; instituteur ; militant socialiste puis libertaire, militant syndicaliste de la FUE puis du SNI.

Fils d'Emmanuel Mormiche, ouvrier charpentier devenu garde-champêtre, et d'Alexide Massiot, couturière, Emmanuel Mormiche fut élève à l'École normale d'instituteurs de Parthenay de 1924 à 1927 et obtint le brevet supérieur. Il fut nommé instituteur à Argenton-l'Église puis à Louzy, commune limitrophe de Thouars (Deux-Sèvres), où il exerça de 1929 à 1936. Il s'est marié le 2 octobre 1929 à Parthenay avec Marie, Thérèse Cantet, institutrice, née au Tallud le 25 février 1906. Ils eurent un fils, Jean, né en 1930.

Emmanuel Mormiche adhéra dès 1928 au mouvement de l'école moderne de [Célestin Freinet](#), et au syndicat départemental de la Fédération unitaire de l'Enseignement. Après la fusion de 1935, il milita avec son épouse au Syndicat national des instituteurs chez les "Amis de l'École émancipée". De 1936 à 1942, le couple exerça à Thouars.

De 1935 à 1938, Emmanuel Mormiche fit partie de la Gauche révolutionnaire de la SFIO et assura le secrétariat de la section socialiste de Thouars. En 1936, il fut candidat socialiste aux élections législatives dans la circonscription de Bressuire. Il recueillit 1 236 voix sur 21 661 suffrages exprimés. À cette époque, il militait activement à la Ligue des combattants de la paix fondée par [Victor Méric](#) avec son camarade [Louis Guerry](#). Ce dernier, responsable de la sous-section du SNI de Thouars, conduisit aux élections au conseil syndical de 1938, avec sa femme Thérèse Mormiche, une liste B, "pacifiste", concurrente de la liste A d'union, ce qui lui permit d'être secrétaire adjoint de la section départementale durant une année.

Les activités politiques et syndicales d'Emmanuel Mormiche lui valurent, en 1937, un blâme de l'Éducation nationale. Après le congrès de Royan en 1938, il adhéra au Parti socialiste ouvrier et paysan fondé par [Marceau Pivert](#) et créa une section du PSOP à Thouars où s'inscrivirent surtout des cheminots et des enseignants.

En 1942, Emmanuel Mormiche fut déplacé d'office à Parthenay pour raisons politiques (liées à son passé). Tuberculeux, il dû se soigner pendant deux ans. En 1945, il fut condamné par le tribunal de Niort à "l'indignité nationale", bien qu'il n'ait eu aucune liaison avec l'occupant, et fut révoqué. Louis Guerry, de son côté, fut déplacé. La section départementale du SNI, après avoir recueilli l'avis favorable de l'AG, obtint sa réintégration en 1950. Emmanuel Mormiche reprit alors sa place au SNI aux "Amis de l'École émancipée" et, de 1952 à 1956, anima le Cercle Zimmerwald local. En 1954, il fut en contact avec [Messali Hadj](#) qui participait à un cercle d'étude à Niort, groupant anarchistes et syndicalistes révolutionnaires, avant d'être assigné à résidence aux Sables-d'Olonne (Vendée).

Par la suite, il participa à l'Union anarcho-syndicaliste (UAS), collabora à son organe *L'Anarcho syndicaliste* puis *L'Anarcho* (1961-1980) et fut l'un des responsables du groupe de réflexion libertaire de Niort où il s'était installé en 1963, lorsqu'il prit sa retraite. (Source, "Le Maitron", <https://maitron.fr/spip.php?article93970>,

Jeanne Gay, 2022

- Jean Mormiche (1930-2015), fils d'Emmanuel Mormiche et Marie Cantet.

N
O
P

Famille PANNEAU-NALLIS

Maria (1883-1973) et Joseph Panneau (1875-1940)

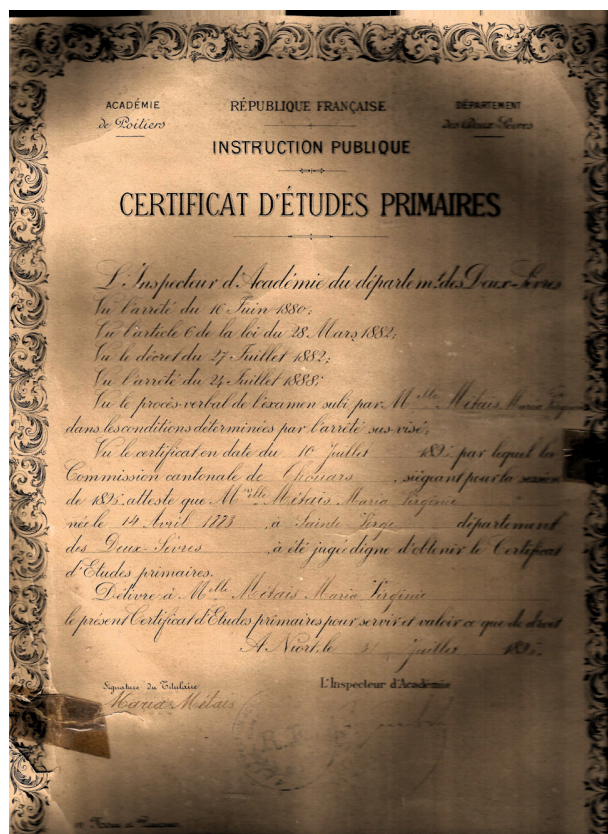
Cultivateur puis domestique au château de Magé (Louzy)

Maria Virginie Métais est née le 14 avril 1883 à Sainte-Verge. Elle vit à Pompois avec ses parents, vignerons et journaliers ; elle a deux frères, Firmin et Ernest .

Elle fréquente l'école publique dirigée par Mr Micheau et obtient son certificat d'études en 1895, ce qui était alors rare dans le milieu rural.



Les élèves de l'école publique de sainte-Verge date ? archives Nallis



Diplôme de certificat d'études de Maria Métais en 1895, archives Nallis

le 27 novembre 1900, elle épouse Joseph Louis Panneau. Il a 25 ans. Il est cultivateur.
Le couple vit à Soussais. On le retrouve sur une photo de mariage à Sainte Verge en 1901.



Mariage à Soussais 1901, archives Nallis

En 1901, ils ont une fille Estelle Maria et en 1902, un fils Albéric.

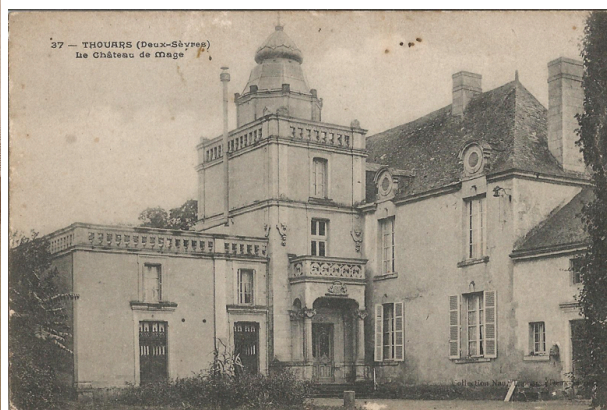
En 1906, Ils vivent au château de Magé en tant que domestiques de la famille Juin, les militaires qui ont succédé aux D'Aviau de Piolant dont ils ont racheté le château et les propriétés à la fin du siècle précédent. Les enfants sont restés à Pompois chez leurs grands-parents Métais. et fréquentent l'école de Sainte-Verge.



Maria et Joseph Panneau, vers 1905, archives Nallis

Maria et Joseph et leurs deux enfants Estelle et Albéric, vers 1912, archives Nallis

La guerre est déclarée le 3 août 1914. Joseph est mobilisé. Le 17 août, il est à Villiers sur Marne, soldat au 67ème territorial, 10ème compagnie, 3ème bataillon, et premier muletier.





Le couple Juin et leur fille Berthe, pendant la guerre 1914-18, devant l'entrée du "château" de Magé, archives Nallis

Le "château de Magé", archives Nallis

Une carte postale de x. Juin à Joseph pendant la guerre "une cordiale poignée de main"

Mr Juin lui envoie des cartes postales du château de Magé, l'assurant de son amitié . Maria est toujours domestique au château de Magé.



Casernement à Poitiers pendant la guerre, archives Nallis

En 1916, Joseph est militaire à Poitiers . La guerre terminée, Maria et Joseph s'installent à Pompois. Leur fils Albéric est à son tour domestique à Magé chez la famille Bodineau- Juin (Berthe Juin s'est mariée avec Georges Bodineau.

Leur fille Estelle épouse Béneris Nallis (le père de Roger Nallis) le 10 janvier 1920. Un des témoins est Florent Nallis.



Joseph en 1935, Maria en 1940, archives Nallis

En 1940, Joseph meurt à Pompois à l'âge de 75 ans.

En 1950, Maria se remarie avec Joseph Jeault, cultivateur à Pompois.



La famille et les amis à Magé vers 1954 archive Nallis

Joseph Jeault meurt en 1959 et le 10 janvier 1973, Maria meurt à Magé chez sa fille et son petit-fils Roger Nallis

Q

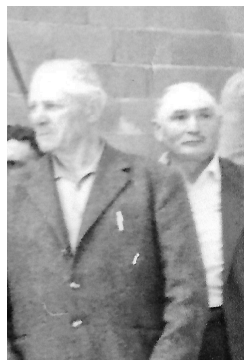
R

Famille RICHARD

Richard Georges (1891-1972)

Cultivateur

Maire (1939-1965)



Georges Richard à gauche, avec Camille Brunet (années 1950) © Fonds Ruel-Denize

Georges Richard est issu d'une famille de cultivateurs propriétaires à Launay. Son père Octave Richard, né en 1862 à Louzy (Launay) épousa en 1891 à l'âge de 29 ans Louise Pichon, habitante de Launay, qui en avait 26. Ils eurent un fils Georges né le 29/11/ 1891, la même année que Lucien Rohé du Bouchet (voir sa biographie).

Ils eurent également une fille Henriette née en 1893 qui épousa Delphin Raymond cultivateur à Launay (ils habitaient la maison voisine de J. Sorin). Une fille Simone, née en 1921 était mariée avec Clément Didier, concierge à la CARCO.

Sa femme étant décédée, Octave vivait seul en 1906 à Launay avec deux domestiques : Clémence Fouchereau et Isidore Daviau (de Montreuil Bellay).

Georges suit l'enseignement de l'école publique de Louzy avec l'instituteur Louis Deschamps et obtient son certificat d'études en 1904 (à vérifier). Il fait son service militaire et part à la guerre de 1914-18.

Après la guerre, il épouse Juliette Blanchard (1902-1935) en 1920, une jeune fille de 18 ans qui habitait Launay. Elle est née en 1902 de Louis Blanchard (né en 1872 à Saint Léger de Montbrun- décédé en 1944) et de Adèle Touzet (née en 1883 à Louzy-décédé en 1970). Leur sépulture, dans une petite chapelle, est située à l'un des angles du vieux cimetière de Louzy.

Georges reprend une ferme de sa belle famille à Meule avec deux enfants Gaston (1922-2002) et Geneviève (1925-2015).

Avant la seconde guerre, la famille s'installe à Launay (dans la maison d'Octave, route de Launay) avec une domestique, Marcelle David.

En 1936, il vit seul avec ses deux enfants Gaston et Geneviève, son épouse étant décédée à 32 ans l'année précédente.

En 1962 il vit toujours à Launay avec sa domestique Marcelle David.

Georges Richard a gouverné la commune jusqu'en 1965 avec autorité et charisme, notamment pendant la seconde guerre mondiale. Il avait pris pour habitude de fumer ses cigarettes avec un porte-cigarette (L. Fradin).

Il ponctuait toutes ses prises de décision d'un grand coup de poing sur la table .(Philippe Brunet, Jacqueline Sorin)

Outre l'état civil, la propreté et la sécurité de la commune, il eut à gérer avec le maire René Boury, des inondations à Villeneuve en 1935, la réparation du pont du Parc sur la Losse à Vitray et la vente des peupliers communaux de la Casse (1937), ainsi que la distribution « des primes à la natalité à partir du troisième enfant légitime ou naturel » de 350 F pour le quatrième à 850 F pour le 8ème, toujours en 1937.

Quand la guerre franco-allemande est déclarée, il voit partir les conseillers municipaux mobilisés Armand Morier, Maurice Maquoin et Fernand Bouchet, lesquels seront de retour en juin 1940 ...

En 1939, Georges, qui était adjoint au maire depuis 1935, succède à René Boury décédé brutalement au début de l'invasion allemande. Il eut à organiser la distribution des cartes d'alimentation (rationnement), avec Jean Drochon l'épicier, et l'aide aux prisonniers de guerre. Il veilla après la guerre à ce que tous les élèves des écoles aient accès à l'approvisionnement en lait, étant donné la malnutrition qui engendrait des cas de rachitisme chez les enfants, combattus avec de l'huile de foie de morue.

Il sera élu une première fois le 16 mai 1942 et eut le "père Préau" de Launay comme adjoint.

.

En 1943, il donne l'autorisation d'ouvrir une carrière près du Bouchet pour empierrer les chemins et met en œuvre le contrôle médical obligatoire des élèves des deux écoles.

En mai 1945, après l'armistice il est aidé par 14 conseillers municipaux : Camille Brunet, Maurice Maquoin, Louis Guillot, Marcel Chalon (adjoint), Armand Morier, Albert Primault, Léon Ferrand, Alphonse Gaurit, Adrien Amanon, Edmond Guéret, Georges Bodineau, Louis Bossant, Maurice Charbonneau.

A Launay, on téléphonait chez lui et c'est aussi dans sa maison qu'avaient lieu les vaccinations obligatoires contre la variole.

Dans sa ferme qui exploitait environ 20 ha, sans domestique, il élevait des poules pondeuses pour produire des œufs dont il faisait le commerce. Mais cette activité agricole, une affaire d'hommes, était peu connue des femmes qui ne peuvent en témoigner aujourd'hui.

Dans la cour de la ferme était installé un four où on venait cuire des boules de pain, des viandes et des tartes imposantes pour les fêtes familiales ou communales.

Il possédait une "Traction avant Citroën" à laquelle succéda une Renault 4L bleu ciel.

En 1947 il est réélu, avec Marcel Chalon comme adjoint. Trois ans plus tard, les rues et routes de Magé, Vitray et Launay, peu carrossables en hiver, sont enfin empierrées et stabilisées. Réélection en 1953 avec Armand Morier puis Adrien Amanon comme adjoint.

Il organisa avec les services de l'Etat, en 1956, le premier remembrement, notamment dans le quartier des Courtines et de Bonnefond qui fut drainé et où furent construits de nouveaux ponceaux sur la Losse recrusée profondément. Il est à l'origine de l'adduction d'eau qui amena "l'eau courante" dans les villages.

Il initia la construction de la première salle des fêtes à côté de l'école.

En 1960 il organisa avec quelques cultivateurs l'abattage des marronniers et le nivellement de la place de l'église. Les restes d'un ancien cimetière (des ossements) y furent découverts, et dispersés sur un terrain municipal près de la Saulaie. Les enfants de Launay jouaient avec les crânes au retour de l'école (JS).

En 1963, il initia le premier ramassage scolaire. Deux ans après, René Brunet lui succéda.

Décédé en 1975, il est enterré dans le second cimetière de la commune avec ses parents Richard-Pichon, et non dans la chapelle Blanchard-Touzé du cimetière ancien où repose sa femme Juliette avec sa famille.

Son fils Gaston habita la maison de Meule, puis à Thouars où il fut épicier près de la gare. Ses deux fils nés de son mariage avec Louissette Primault de Launay sont décédés. Sa fille Geneviève qui se maria avec Albert Primault eut 9 enfants, dont Liliane Fradin-Primault-Richard (née en 1957) toujours résidente au Bouchet en 2021.

Ses petits-fils tiennent le café du Dauphin à Thouars.

P. Donadieu avec le concours de Liliane Fradin, J. Sorin et J. Ruel, 2021

Famille ROHÉ

Rohé Lucien (1891-1967)

Agriculteur, médiateur

Lucien Rohé (1891-1967), et Yvonne Rohé-Cornu (1892-1973), propriétaires, agriculteurs, mariés en 1919, habitaient le Bouchet.

- Leur fille unique **Lucienne Rohé**, 1925-2018, est mariée à Clotaire Denize, cultivateur, née en 1916 à Taizé.
 - une fille unique Jeanne Denize, née en 1946 au Bouchet, mariée avec Serge Ruel. Ils ont deux enfants, Christine et Laurent.



Lucien et Yvonne Rohé-Cornu, cimetière 2 de Louzy (© P. Donadieu, 2020)

Né en 1891 à Vitray, **Lucien Rohé** était le fils de François-Joseph Rohé, agriculteur à Vitray et de Célestine Bougron. Il a suivi l'enseignement de l'école publique de Louzy où il a appris, entre autres compétences, la belle écriture cursive qu'il garda toute sa vie. Malgré ses talents, il ne put aller plus loin que le certificat d'études. Son père meurt très tôt à la guerre de 1914-1918, et sa mère se remarie avec Robert Clément. Il n'est pas mobilisé -en tant que soutien de famille- et s'occupe de la ferme avec des domestiques.

En 1919, il épousa Yvonne-Augustine Cornu qui était la fille de Mathurin Cornu et de Louise, dite Elise, Rat propriétaires d'une petite ferme au Bouchet. Yvonne s'occupait d'une vaste basse cour et de la maison, tandis que l'essentiel des travaux était accompli par un domestique. Il vient en effet habiter au Bouchet tandis que la ferme de Vitray est louée à Henri et Joseph Thaudière, deux célibataires.

Dans la cour de la ferme du Bouchet, un paon faisait la roue au milieu des dindons, des canards, des poules et des pintades, se souvient sa petite-fille Jeanne.

Comme dans la plupart des fermes de la commune, Lucien pratiquait une polyculture céréalière ancestrale avec quelques vaches laitières et une petite vigne, sans s'engager toutefois après la guerre dans la culture du tabac. Il participait peu aux activités de la ferme sauf au moment des moissons, des vendanges et de la fabrication du vin. Toutefois c'était un fin bricoleur, sachant travailler le bois en amateur et trouver des solutions simples aux nombreux problèmes pratiques de la ferme.

Leur fille unique Lucienne naît en 1925 et épouse en 1946 Clotaire Denize (1916-1996), au retour d'une longue période de travail dans une ferme allemande comme prisonnier de guerre. Clotaire reprend la ferme avec un domestique, remplace les bœufs par un tracteur, le tombereau par une remorque, emprunte à la banque et modernise les activités agricoles comme presque tous les jeunes agriculteurs de la commune.

Comme le dit sa petite fille Jeanne en 2021, Lucien "n'était pas fait pour être paysan". Mais on ignore comment lui est venu ce penchant. Il se consacrait en priorité aux services publics, sans avoir été élu au conseil municipal où il ne voulait pas figurer, ou être désigné comme secrétaire de mairie. Cléophas Drochon, qui occupait le poste, était-il d'ailleurs remplaçable ! Lucien était un homme public, sans appartenance politique explicite,

autant avocat et militant que gendarme ou administrateur. Il faisait partie des "tribunaux paritaires" à Niort (ancêtres des "Prudhommes") et de la compagnie locale des pompiers, se consacrait à la troupe théâtrale, à la gestion de la coopérative agricole (CARCO), ainsi qu'à la défense des intérêts des cultivateurs (au Centre de Gestion Agricole). En 1964, le 5 mars, trois ans avant sa mort, il obtint la médaille d'argent de la Mutualité de la Coopération et du Crédit agricole. Elle lui fut remise le 12 novembre à Niort par le président Saillard du Riveau. Il se déplaçait beaucoup et pour cela avait acheté d'abord une Juva 4 puis une Traction avant Citroën, une des premières voitures de ce type de la commune avec celles de Fernand Bouchet et G. Bodineau puis de Georges Donadieu.

Parfois sa petite-fille Jeanne l'accompagnait, muette et discrète.

Il s'investissait avec Camille Brunet dans la gestion de l'école libre. C'était un croyant, peu suspect de bigoterie, qui allait régulièrement à la messe du dimanche. Parfois, il allait à la messe du soir, arrivait en avance dans le bourg et se rendait chez Camille Brunet pour savourer un petit verre de vin blanc, parfois avec Georges Bodineau, monsieur Georges le chatelain de Magé.

Les offices religieux ne concernaient que peu d'habitants du Bouchet. Lucien était généreux, patient et disponible pour arbitrer la plupart des conflits familiaux. On dirait aujourd'hui qu'il avait les talents d'un médiateur ou d'un conciliateur.

Lucien Rohé chez lui au Bouchet, années 1950 ©Fonds Ruel-Denize-Rohé



Il est devenu après la guerre une des figures célèbres de la commune de Louzy, avec entre autres Georges Bodineau, son grand ami le maire Georges Richard à Launay, René et Camille Brunet, héritiers des instituteurs Mimault à Louzy. Sa moustache conquérante, son chapeau noir et son éternel imperméable étaient bien connus ; sa moustache autant, dans un autre genre, que celle de Gilbert Gorry, le chef des sapeurs-pompiers.

P. Donadieu avec le concours de Jeanne Ruel-Denize

S

T

Famille TAPON

Famille Tapon-Drillon

Parsois

Généalogie

Pierre Joseph Tapon né à Thouars en 1855, décédé en 1924, garde champêtre de 1901 à 1921, habitant Launay, épouse Marie Pilier née en 1864 à Sainte Verge, lingère, décédée à Brion en 1944 . Ils ont 6 enfants.

- **Pierre Léopold** 1893-1973 (St Léger-de-Montbrun) marié avec Angèle Foureau en 1920,
- Berthe, née à Sainte Verge en 1885, épouse Henri Audouin (Brion) en 1907 qui meurt en septembre 1918, se remarie en 1920 avec G. H. Réault, meurt à Brion en 1946,
- Héloïse (Brion) 1902,
- **Eléonore** née à Louzy en 1897. A 16 ans, elle a une fille Albertine (1914). En 1926, elle épouse Pierre Léon Nivet qui donne son nom à Albertine. Elle meurt à Thouars en 1977,
Albertine épouse Marcel Alard en 1932. ils vivaient à Sainte-Verge et revenaient à Louzy pour "tuer les porcs". On les surnommait affectueusement Patoche et Patochette.
- **Ezilda** née le 7 mai 1889 épouse le 5 avril 1909 Célestin Cochaud né en 1885 à Louzy. Elle est décédée le 4 mai 1950. à Louzy. Ezilda fut domestique avec Juliette Porcher chez Pierre Maslard, cultivateur .



C. Cochaud et E. Tapon en 1909 à Louzy©Fonds Cochaud

- **Albert**, Emile Tapon né à Launay le 20 novembre 1894 - ?, cultivateur, époux de Simone Drillon née en 1906 (habitait l'impasse du bourg à Louzy), décédée en 1979. Ils eurent 4 enfants.



Albert Tapon et Simone Drillon, vers 1965-70, ©Fonds Cochaud

Albert (dit Bébert) fumait la pipe (au moins dans sa jeunesse). Il participa à la première guerre mondiale comme chauffeur d'un gradé anglais.

- Odette née en 1927 épouse Bodet
- **Alberte Tapon-Gelot** (née en 1932, dcd en 2022), eut une fille Evelyne , puis se maria avec Michel Gelot (décédé en 2004, employé aux chemins de fer). Elle fut aide soignante à l'hôpital de Thouars et vécut toute sa vie à Parsois dans la ferme de ses parents.
 - Evelyne, née en 1958, employée en bijouterie, a deux enfants :



Evelyne Tapon, vers 1968, Louzy ©Fonds Cochaud

- Ezilda (1985)
- Aymeric (dcd 2003)
- Roger (né en 1936), transporteur à Brion-près-Thouet
- Robert (1925-1996), transporteur)

Alberte Tapon (1932-2022)

Aide-soignante



Alberte Tapon, chez elle à Parsois en juin 2022, ©J. Gay

“Alberte est née à Parsois, là où elle demeure encore. Elle est la troisième d’une fratrie de quatre enfants, deux garçons, Robert et Roger, et deux filles, Odette et Alberte.

Son père, Albert, venait de Launay ; il avait quatre sœurs : Eléonore, Eloïse, Berthe et Ezilda. Sa petite fille porte ce prénom rare.

Sa mère, Simone Drillon, habitait Louzy, impasse du bourg. Elle était fille unique. Ses parents étaient agriculteurs .

Malgré sa petite taille (1,47m) , Albert avait été mobilisé lors de la guerre de 14-18. Il était chauffeur d’un officier anglais. Il aimait raconter l’anecdote de “la pipe” : il fumait la pipe, et s’était attiré une remarque de la part de son officier “on ne fume pas pendant le service”. Il avait donc fait disparaître sa pipe dans la poche de sa vareuse...sans l’éteindre et c’est l’odeur du tissu brûlé qui l’avait alerté .

Albert et Simone possédaient la ferme de Parsois, cultivaient leurs terres, et en louaient d’autres..

La ferme comportait plusieurs corps de bâtiments :

- la maison d’habitation, qui a été vendue plus tard à la famille Pérochon ; il y avait à droite, la chambre des filles, à gauche la chambre des garçons , et entre les deux, la cuisine avec un lit où dormaient les parents .
- un autre bâtiment, où Alberte a aménagé sa maison, servait de salle à manger lors des réunions familiales. Il y avait beaucoup d’oncles, de tantes, cousins et cousines du côté de son père .

Dans le prolongement, on trouvait l’écurie de la jument, la grange où on entreposait le “vert”, et la buanderie ; “ma mère y faisait bouillir son linge et le frottait ; elle allait ensuite le rincer au lavoir du Poiri, où elle retrouvait régulièrement madame Pierre et madame Brunet, l’hiver, c’était pénible .”

En face, il y avait d’autres bâtiments qui ont été détruits, l’écurie pour la paire de boeufs, le hangar qui abritait les charrettes, le poulailler “le jouque” , les clapiers et au dessus les cases pour les pigeons, les abris pour les cochons. “On élevait trois porcs par an : deux pour être vendus et l’autre pour notre consommation. C’était notre cousin Patoche (monsieur Allard) de Sainte Verge qui venait tuer et cuisiner le cochon

Alberte a fréquenté l'école privée de Louzy; elle revenait manger chez elle chaque midi. "Le soir, avec les bandes d'écoliers de Magé, Monceau et Vitray, on faisait des parties d'osselets interminables assis dans l'herbe, en face du calvaire ."

Elle se rappelle trois religieuses, d'abord en habit civil , puis avec leur cornette qu'elles avaient eu à nouveau le droit de porter : Soeur Marie Ste Maxence, qui s'occupait des soins aux malades, Soeur Emilienne qui faisait la cuisine (il y avait alors des élèves pensionnaires) et Soeur Léa qui était l'institutrice . Soeur Léa était une très bonne institutrice, très sévère, mais qui faisait réussir brillamment ses élèves aux deux certificats d'études public et privé. " il n'y avait jamais d'échec"

Alberte a obtenu son certificat d'études. Le jour de l'examen, son père l'avait conduite à Thouars en voiture à cheval. "nous étions revenues à pied, bien contentes, nous étions toutes reçues ; ma grande copine , c'était Cécile Château, nous étions toujours assises l'une à côté de l'autre"

A Parsois, il y avait alors quatre familles : la famille Lebeau, remplacés plus tard par Lucienne et Armand Maurier, qui n'avaient pas d'enfants, Gilberte et Edouard Marquis, qui avaient deux fils Jean et Yves, qu'on appelait "Vivi", La famille Tapon et ?.

Ces familles étaient très proches les unes des autres et s'entraidaient ; On échangeait des services : Edouard Marquis était mécanicien, employé aux chemins de fer ; il réparait le matériel, Albert lui labourait ses terres.

"Pendant la guerre, le pain était rationné ; il y avait un four inutilisé ; on l'a remis en service ; le boulanger de Tourtenay a expliqué à mon père comment faire le pain , il a cuit le pain pour les familles de Parsois , et c'était du bon pain " .

Plus tard, dans les années 60, Alberte a trouvé un emploi d'aide- soignante à l'hôpital de Thouars. Elle y restera jusqu'à sa retraite .

Elle allait d'abord au travail en bicyclette, "il faisait froid le matin à 5 h". Ensuite, elle s'est achetée une mobylette, et enfin une 4L "j'aimais mieux qu'une 2CV" .

"J'ai passé des examens à Niort pour être aide-soignante ; j'ai toujours aimé mon travail ; ma fille, elle a fait de la couture, le travail à l'hôpital, ça ne lui aurait pas du tout plu"

J. Gay 2021

Famille TRICOT (à venir)

Famille TUZELLET

Généalogie

Une famille de propriétaires rentiers originaire de Louzy (Launay) qui a migré ensuite au château de Fleury (Les Hameaux/Thouars) et ailleurs;

- Augustin Tuzellet x Marie Bodineau en 1819

Généalogie simplifiée des familles propriétaires du domaine de Fleury, d'après R. de Saint Ours et les archives de B. Kohler, 2023

La famille Tuzellet réunissait des propriétaires rentiers originaires de Louzy (village de Launay) qui ont migré au milieu du XIX^{ème} siècle au château de Fleury (commune des Hameaux fusionnée avec Thouars en 1885) et ailleurs.

Au début du XIX^{ème} siècle à Louzy (Launay), elle était liée par des mariages avec les familles de notables locaux, notamment les familles Malécot (Louis-Auguste M. et Rose Tuzellet) et Bodineau (François B. et Marie-Gabrielle Tuzellet)

- **Louis Tuzellet** (Louzy, Launay, 1774-1853) épouse Jeanne Genty en 1805. Un fils Louis Jérôme T. Et deux filles Joséphine-Eléonore T. (Louzy, 1815- ?), Rose-Léonide (Louzy, 1823- ?), au moins.
 - **Louis Jérôme Tuzellet** (Louzy, 1811-1875) épouse Céleste Legeay (Luzay, 1806-Thouars 1886) en 1836. Le père de Céleste, Jean Legeay (Missé 1763-Luzay, 1824), époux de Marie-Anne Guérin était propriétaire du manoir de Fleury dont elle hérita (?). Louis Jérôme eut deux enfants :
 - Céleste Léonide T. (Les Hameaux, 1845- ?), religieuse
 - **Marcelin Louis T.** (Les Hameaux, 1837-1923) épouse Héroïse Virginie (Borcq, 1846- ?). Ils eurent trois enfants. Pour la naissance d'Albert un sequoia (toujours en place en 2024) fut planté dans la cour du château :
 - Charles-Louis T., (Les Hameaux, 1869-Thouars 1904)
 - Marie-Radegonde T. (Les Hameaux, 1880- ?) épouse de Jules Bonifacy
 - § **Albert T** (Les Hameaux, 1877- 1936) épouse en 1911 ? Marie-Joséphine Lamoureux (Noirterre, 1877- 1968), pas d'enfant.
- **Jean Lamoureux (1891- 1959)** (Frère de Marie-Joséphine et maire de Noirterre) épouse Suzanne Hublain ou Hublin (1901- 1983). Ils ont deux enfants :
 - **Anne-Marie Lamoureux** (1923-2016) qui épouse **Robert Kohler** (Strasbourg, 1915-1983), médecin à Thouars. Ils ont quatre enfants.
 - Jean-Robert K.
 - **Bruno K.**, père de Brice Kohler, actuel propriétaire du domaine de Fleury

- Christine K.
- François K.

- **Michel Lamoureux** (1927-2023) marié à Aliette Chagnon. Il était médecin à Montmorillon, puis à Thouars.

La famille Tuzellet, grâce à de nombreux biens immobiliers (fermes, immeubles) dans la région était des propriétaires rentiers. Leurs biens ruraux étaient situés dans les Deux-Sèvres (9 fermes) et la Vienne (4 fermes). En 1853, la famille Tuzellet disposait de 40 parcelles dans la commune de Louzy.

Le domaine de Fleury relevait d'un des fiefs de la vicomté de Thouars, puis du duché de la famille de la Trémoïlle. Le manoir de Fleury, avec sa ferme, fut la propriété de Louis Jérôme Tuzellet (1837-1893), Marcelin T. (1893-1925) et Albert T. (1925-1937). Deux immeubles du domaine sur les trois actuels ont été construits avant 1826.

La famille Tuzellet était originaire du village de Launay dans la commune de Louzy où elle était propriétaire (?) de *la métairie de la Seigneurie* (la maison dite de la Porte Rouge ? achetée à la famille Mallard de Meule). Elle fut habitée par François Tuzellet (vers 1728-Louzy, 1807) et Marie-Jeanne Proust (Borcq 1736-Louzy 1805) qui eurent huit enfants : Jean (1759-1787), Pierre (1761- ?), François (1765- ?), Benoit-Louis (1768- ?), Catherine (1770- ?), Louis (1776-1853), Joseph (1779-1780) et Marie-Gabrielle Tuzellet (1763-1875) qui épousa François Bodineau (1802- ?) habitant Louzy. Ces derniers eurent une fille Sophie Bodineau qui se maria avec Pierre Malécot, maire de Louzy (1841-1854).

Albert et Marie-Joséphine n'ont pas eu d'enfant, Marie-Joséphine Tuzellet a vécu au château de Fleury jusqu'à sa mort en 1968. La propriété fut rachetée par Robert Kohler.

Éléments biographiques

-Louis Jérôme Tuzellet né en 1811 est le fils de Louis Tuzellet (1776-1853). Propriétaire rentier, il fut adjoint au maire (et maire par intérim de Louzy de 1832 à 1835) et conseiller municipal à Louzy avec Gabriel Boury en 1836, puis maire des Hameaux à partir de décembre 1837. Il est le grand-père de Albert Tuzellet.

-Albert Tuzellet, né en 1877, était, à la suite de son père et de son grand-père, propriétaire du château de Fleury et de ses biens jusqu'à sa mort en 1936. Albert était membre du syndicat central des agriculteurs de France. Violoncelliste, il était en relation avec les grands musiciens de son époque, comme Vincent d'Indy,

Issu de la ferme du château de Piogé (Availles-Thouarsais), un de ses nombreux fermiers était Raoul Paquereau (vers 1920-25) qui le quitta pour une ferme de Prosper Nivet au village du Bouchet à Louzy.

-Michel Lamoureux et Robert Kohler étaient médecins à Thouars.

« Robert Kohler, Alsacien, a fait ses études de médecine à la Faculté de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand à partir de 1939. Résistant, il fera la connaissance d'Anne-Marie

Lamoureux lors d'un séjour de repos à Saint-Varent, dans la famille Mosnay, où Anne-Marie venait rendre visite à sa cousine et amie de prédilection, Janine. Le couple se marie en 1946 à Noirterre et s'installe à Thouars, d'abord Place Berton, puis au 47 rue de la Trémoille. A l'époque, il n'y avait que deux médecins à Thouars. Le travail était immense. Craignant pour la santé de son époux, Anne-Marie fait venir son frère, Michel, diplômé de la Faculté de Médecine de Bordeaux, pour s'associer à Robert. Michel était marié à Aliette Chagnon, de Chauvigny (86) et exerçait à Montmorillon (86). » J.-R. Kohler.

12 02 2024

P. Donadieu, Roseline de Saint Ours avec le concours de Brice Kohler et de Jean-Robert Kohler.

U

V

W

X

Y

Z